QUATRE DIALOGUES.

C1.

I. Sur l'Immortalité de l'Ame.

II. Sur l'Existence de Dieu.

III. Sur la Providence.

IV. Sur la Religion.

par M. L. Abbé Dangeau

Bellot Jesu Coll. Rom. Soc.

A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques,
aux Cicognes.

M. DC. LXXXIV.
Avec Privilege de Sa Majesté.

TIMOLEON AU LECTEUR.

ON ne m'a point arraché ces Dialogues, mon cher Lecteur : je vous les donne, parce que je veux bien vous les donner. Theophile qui y a la meilleure part, ne les croyoit pas dignes de vous être offerts. Mais moi qui par une heureuse experience ai senti l'effet qu'ils

ſont capables de produire, moi en qui ils ont fait naître les premiers deſirs de mon ſalut, & la premiere pensée de demander à Dieu la grace de ma converſion, j'ai cru que puis qu'ils m'avoient touché, ils en pourroient bien toucher quelque autre; & je vous les donne, mon cher Lecteur, en croyant fermement que ſi vous daignez les lire avec attention, ſi vous penetrez tout ce que dit Theophile, il n'eſt pas

impoſſible qu'ils ne faſſent en vous ce qu'ils ont fait en moi.

Au reſte, n'allez pas croire que ces Dialogues ayent été faits comme la pluſpart de ces ſortes d'ouvrages qu'un docteur imagine dans ſon cabinet, en introduiſant ſur la ſcene des perſonnages imaginaires, pour ſe donner beau jeu à dire tout ce qui lui vient à l'eſprit. Je peux vous aſſurer avec verité, que Theophile & Timoleon ſont

des personnages tres-veritables, & que les conversations que vous allez lire sont purement historiques, & rapportées quasi mot à mot. Je vous dirai même, que les tems y sont marquez fort exactement. Les deux premiers Dialogues qui sont sur l'Immortalité de l'ame, & sur l'Existence de Dieu, ont été faits quelque tems avant une grande maladie que j'eus l'année passée. Les raisonnemens solides & palpables

que vous y trouverez, avoient déja commencé à m'ébranler: mais quand je me vis prêt à mourir, ils se representerent à moi d'une maniere si vive, que j'en fus entierement convaincu. Le dernier Dialogue qui est sur la Religion, est une suite des serieuses réflexions que la crainte des Jugemens de Dieu me fit faire à la vuë de la mort qui me paroissoit inévitable. Enfin, ce qui m'a déterminé à ren-

dre publiques ces conversations particulieres, c'est la connoissance que j'ai euë depuis peu de ces Hommes apostoliques qui se sont dévouez à la propagation de la Foi, & qui sans craindre les perils, le martyre & la mort, se préparent à traverser toutes les mers, pour aller porter l'Evangile dans toutes les parties du monde. J'ai esperé qu'ils trouveroient dans ces Dialogues des raisonnemens dont ils se

pourroient ſervir pour la converſion de ces peuples barbares & idolâtres qui n'ont preſque aucune idée de la Divinité, & avec qui, pour les convaincre, il faut employer, comme fait Theophile dans les deux premiers Dialogues, des raiſons qui ſoient tirées de la connoiſſance de nous-mêmes, qui ne dépendent d'aucune autorité, & qui ne préſuppoſent aucune inſtruction précedente.

DIALOGUE



DIALOGUE
SUR
L'IMMORTALITÉ
DE L'AME.

TIMOLEON, THEOPHILE.

TIMOLEON.

D'Où vient, mon cher Theophile, que vous êtes si réveur ? Avez-vous

en tête quelque grand ouvrage ? Et n'y a-t-il point de chagrin mélé dans une si profonde meditation ?

THEOPHILE.

Vous sçavez bien, Timoleon, que j'ai des affaires, & vous ne devez pas vous étonner de me voir réveur.

TIMOLEON.

Helas, Theophile, que feriez-vous si vous étiez en ma place ? Qu'avez-vous donc à souhaiter ? Vous avez de l'esprit, de la qualité, du bien, une charge qui vous donne beaucoup d'agrément à la Cour ; le public vous croit capable

des plus grandes choſes; vous avez de la ſanté : que vous faut-il ? Je ſçai bien que vous avez quelque petit ſujet de chagrin : mais n'en avez-vous pas le remede entre vos mains ? Et ce chagrin vous peut-il toucher, puis que vous ne pouvez pas douter qu'il ne paſſe dans quatre jours ? Ne contez-vous pour rien de vous voir en état de faire du bien à toute votre famille ? Pour moi, je ne vous ſouhaiterois pour votre bonheur qu'un peu plus de ſenſibilité ; & je voudrois que quand la fortune vous

fait quelque contre-tems, ce qui n'arrive pas ſouvent, vous fuſſiez fort fâché, afin que quand elle vous careſſera, vous ſoyez fort aiſe.

THEOPHILE.

Que vous me faites pitié, Timoleon, & qu'on eſt malheureux quand on n'a pas de principes! C'eſt la volonté de Dieu : en voilà aſſez pour me rendre tranquille dans toutes les aventures de ma vie, bonnes ou mauvaiſes. S'il m'arrive quelque bien, j'en ſerai fort aiſe ; je le recevrai comme venant de la main de Dieu. Je profiterai

de ce que vous appellez bonne fortune; je ſerai fâché ſi je la manque par ma faute. Mais quand j'auray fait mon devoir, quand je n'aurai rien à me reprocher, ſi je ne réüſſis pas dans mes projets, je m'en conſolerai fort aiſément. Je croirai que Dieu le veut ainſi; qu'il m'a voulu mener juſqu'à un certain point, & pas plus loin: je me ſoumettrai à ſa volonté. N'eſt-il pas le maître, & dans quelque etat que je me trouve, n'eſt-ce pas lui qui m'y aura mis?

TIMOLEON.

Que de pareils ſentimens ſont beaux ! Je ſuis touché de voir votre ſoumiſſion aux ordres de Dieu ; j'envie votre état, & voudrois n'avoir que cinq cens livres de rente, & penſer cela comme vous dites que vous le penſez : que je menerois bien une autre vie que celle que je mene preſentement ! Je crois qu'il y a un Dieu : je me flate même d'avoir en moi le fonds de la conſtance des Martyrs, ſi par hazard je me trouvois expoſé comme eux aux rouës & aux gibets :

mais je ne vois pas aſſez clair dans tout cela pour quitter tout à l'heure mille petites choſes qui m'arrêtent, & ne ſonger uniquement qu'à plaire à Dieu. Car à parler de bonne foi, ſi je voyois qu'il y a un Dieu, auſſi clairement que je vois qu'il eſt jour; que ce Dieu eſt infiniment puiſſant, & infiniment bon; que c'eſt lui qui m'a tiré du neant, & qui me conſerve dans tous les momens de ma vie; qu'il m'a donné une ame immortelle; qu'il faudra à la mort lui rendre conte de mes a-

ctions : si je voyois tout cela bien clairement, comme vous me dites que vous le voyez, je n'aurois aucune peine à me soumettre à tous les Mysteres de la Religion Chrétienne. Dés que je serois persuadé de la puissance & de la bonté de Dieu, rien ne me seroit difficile à croire ; & pourveû qu'on me fasse voir clairement qu'il y a un Dieu, & que ce Dieu veut être adoré par les hommes, je n'hésiterai point sur le choix du culte, persuadé que s'il y a une bonne Religion, c'est

la Chrétienne, & principalement pour moi que Dieu a fait naître dans un pays où l'on en fait profession.

THEOPHILE.

Je n'ai donc qu'à vous prouver qu'il y a un Dieu, & que votre ame est immortelle; & vous êtes Capucin.

TIMOLEON.

Non, non, ce n'est point dans la vie contemplative & mortifiée que je prendrai l'idée d'un homme de bien: chacun a ses veuës differentes. Aimer Dieu & servir son prochain, don-

ner tout ſon bien aux pauvres, paſſer ſa vie à conſoler les affligez, à viſiter les malades, à les aſſiſter dans leurs beſoins, à leur faire connoître ce Dieu à qui ils ont tant d'obligation, & qu'ils connoiſſent ſi peu : voilà ce qu'il faut faire, quand on eſt bien perſuadé ; au moins ce ſeroit par là que je m'y prendrois. Et voyez, mon cher Theophile, l'obligation que je vous aurois, ſi vous m'aviez mis dans un ſi bon chemin. Mon pere m'a donné la vie, le Roi m'a donné du bien, & vous me

donneriez une eternité bienheureuſe. Une penſée ſi grande, n'a-t-elle rien qui vous flate ? Vous qui aimez tant à faire plaiſir, quel plus grand plaiſir pouvez-vous me faire ? Ramaſſez donc toute la force de votre eſprit. C'eſt votre talent de faire comprendre aiſément les choſes les plus difficiles : ſervez-vous-en aujourd'hui, & ſongez qu'en me perſuadant, vous faites votre devoir que vous aimez tant à faire, & rendez un ſervice agreable à Dieu.

THEOPHILE.

Hé bien donc, puis que vous vous y prenez d'une maniere ſi touchante, je m'en vais vous dire une partie de ce que j'ai penſé là-deſſus. Les raiſons dont ſe ſervent Deſcartes & ſes ſectateurs pour prouver l'immortalité de l'ame, car je crois que c'eſt par là qu'il faut commencer, me paroiſſent ſi convaincantes, & fraperent ſi vivement mon eſprit dés le moment que je les eus compriſes, que ſi tout le monde s'étoit accoutumé comme moi à penſer un

peu philoſophiquement, je crois qu'il ne ſeroit pas neceſſaire de chercher d'autres raiſons : mais la pluſpart des hommes ſont ſi accoutumez à imaginer, qu'ils croyent ne point comprendre les choſes dont ils ne peuvent pas tracer dans leur cerveau une image groſſiere, & une peinture corporelle. De-ſorte que quand on les veut convaincre de l'immortalité de l'ame par ſa ſpiritualité, & en leur montrant qu'elle n'eſt pas un corps, ils veulent traiter leur eſprit comme ils traitent leurs yeux,

& content pour rien tout tout ce qui ne tombe pas ſous la perception de leurs ſens exterieurs. J'ai donc cru que pour raiſonner avec ces hommes charnels, il falloit commencer par des choſes tout-à-fait corporelles; & au lieu de prendre mon raiſonnement, comme font les Carteſiens, par les differentes idées que nous avons naturellement dans l'ame, & auſquelles la pluſpart des gens ne veulent pas faire attention, j'ai cru qu'il falloit les convaincre de la ſimplicité de l'ame, en ne

leur presentant que des objets corporels, & sans faire jamais mention de ce mot d'esprit & de substance spirituelle, qui leur fait tant de peine. Voici donc comme je crois qu'on peut commencer.

Quand vous vous chauffez la main, il est certain que vous sentez une sorte de plaisir. Si dans le même temps on approche de votre nez une odeur agréable, vous sentez, à l'occasion de cette odeur, un second plaisir. Et si je vous demande lequel de ces deux plaisirs vous plaît le plus,

vous jugez entre ces deux plaisirs, & me dites, C'est celui-ci, ou c'est celui-là. En voilà assez pour vous prouver l'immortalité de votre ame. Vous ne vous imaginiez pas sans doute, que de si peu de chose, je voulusse tirer une si grande conclusion; & vous ne voyez pas par où je vous veux mener. Mais écoutez, je vous prie. Si votre main avoit senti le plaisir de la chaleur, & que votre nez eut senti le plaisir de l'odeur, vous n'auriez jamais pu me dire lequel de ces deux plaisirs est le plus

grand : car l'une de ces parties eſt un être abſolument different de l'autre, & votre nez n'a non plus ſenti le plaiſir de votre main que je ſens preſentement celui qu'ont les gens qui ſont à l'Opera. Il faut donc que ce ſoit le même être qui ait eu ces deux plaiſirs.

TIMOLEON.

J'entends, & j'avouë que ceci m'eſt fort nouveau : j'avois cru que ma main avoit ſenti la chaleur qui vient de me faire tant de plaiſir.

THEOPHILE.

Vous voyez bien que

non: mais il ne faut pas nous en tenir là. Parcourons ce qu'on appelle ordinairement les cinq ſens de nature, & vous verrez que ces differentes lignes aboutiſſent toutes à un centre commun, puis que vous pouvez porter un jugement de tous les plaiſirs qu'ils vous font goûter, & dire celui qui a eſté le plus grand. Il faut donc que tous ces plaiſirs ſoient dans la même partie de vous-même. Car ſi aprés que vous vous êtes chaufé, & que vous avez ſenti l'odeur dont nous venons de par-

ler, je vous fais voir un beau tableau du Pouſſin, ſi je vous fais entendre Mademoiſelle Rochouas, ſi je vous fais manger un potage de Talbot : n'eſt-il pas vrai que vous pouvez dire lequel de tous ces plaiſirs a été le plus grand? Il faut donc que cette partie qui juge en vous, ou pour mieux dire, que ce vous qui juge entre tous ces plaiſirs, les ait tous reſſentis. Car ſi le bout de votre langue avoit reſſenti le plaiſir du goût, que votre rétine ou votre nerf optique eut eu celui des couleurs,

que votre oreille eut eu celui de la musique: comment est-ce, je vous prie, qu'une partie de vous-même differente de ces trois-là pourroit juger de ce qu'elles ont senti?

Mais ce n'est pas assez que la même chose, que le même vous sente tous les plaisirs des sens: il en sent aussi les douleurs & toutes les autres sensations differentes, dont les sens sont les organes. Car non-seulement vous jugez entre deux plaisirs, mais vous jugez encore entre un plaisir & une douleur; & vous

me dites fort bien, Il eſt plus agréable de ſentir de la fleur d'orange que d'être brûlé à la main. Allons encore plus loin. Le pourriez-vous croire ? cette partie de vous-même, que nous n'avons conſiderée juſques-ici que comme frappée par les objets des ſens, c'eſt celle-là même qui fait toutes les operations élevées qui nous aprochent ſi fort de la divinité ; c'eſt elle qui juge, qui raiſonne : & vous voyez déja vous-même par où je veux vous en convaincre ; car le jugement que vous



avez porté entre deux differens plaiſirs des ſens ayant été ſuffiſant pour vous convaincre que c'étoit le même être en vous qui avoit eu ces deux plaiſirs, la comparaiſon que vous faites entre le plaiſir que donne la plus ſublime contemplation, & celui que vous cauſe le plus groſſier de tous vos ſens, vous montre que c'eſt le même être en vous, qui a non-ſeulement ces plaiſirs que l'on croit ordinairement communs avec les beſtes, mais auſſi ceux qui ſont le partage des Anges.

Vous n'aurez pas de peine en ſuite à comprendre que c'eſt encore ce même être qui veut & qui ſe détermine comme il lui plaît. Car quand je vous dis, Aimez-vous mieux raiſonner que de diſner, ou aimez-vous mieux entendre une muſique que de vous chaufer? je m'adreſſe toûjours à ce même vous, capable de ſentir les plaiſirs des ſens, & de faire les plus ſublimes operations des intelligences; & c'eſt lui qui ſe détermine, & qui choiſit entre ces deux plaiſirs, & qui

par consequent ſent, entend, & veut: & ainſi ces deux regions qui paroiſſent ordinairement ſi eloignées l'une de l'autre ſont pourtant la même choſe.

TIMOLEON.

C'eſt donc pour n'avoir pas bien entendu cela, que de certains Philoſophes ont imaginé dans l'homme deux ames réellement differentes: la raiſonnable, qui avoit l'entendement & la volonté pour ſon partage; & la ſenſitive, qui ſeule étoit émeûë & troublée par les objets des ſens.

THEO-

THEOPHILE.

Il eſt vrai que ces Philoſophes euſſent cru rabaiſſer l'ame raiſonnable en la rendant capable d'être émuë par les objets des ſens; mais aprés le raiſonnement que nous venons de faire, & qu'il me ſemble que vous avez fort bien compris, je croi que deſormais vous n'aurez plus de ſcrupule ſur cela, & que vous voudrez bien que la même choſe en vous ſente & raiſonne.

TIMOLEON.

Mais il me ſemble que vous ne m'avez pas dit un

mot des passions; & cependant. . . .

THEOPHILE.

J'allois vous en parler. Oui, ce même être, ce même vous a encore des mouvemens, qui semblent tenir quelque chose de l'ame sensitive, & quelque chose de la raisonnable; & ces mouvemens se nomment ordinairement les passions. Or pour comprendre que c'est encore ce même être qui a les passions, vous n'avez qu'à vous servir de notre premier raisonnement. Vous jugez entre le plaisir que vous donne une passion, &

celui que vous donne une ſenſation ; entre le plaiſir que vous cauſe la joie, & celui que vous donne une agréable muſique ; entre la peine que vous fait la haine, & la douleur que vous cauſe une bleſſure. Ces plaiſirs & ces douleurs, ſont donc les plaiſirs & les douleurs d'un même être. Et pour reprendre en un mot tout ce que nous avons dit juſqu'ici, il y a en vous pluſieurs choſes entre leſquelles vous jugez, à ſçavoir les ſenſations, les paſſions, les volontez ou volitions, & les idées ou in-

tellections. Donc c'eſt le même être qui a toutes ces choſes; & c'eſt cela qu'on nomme communément l'Ame. Vous voyez la concluſion de tout cela: puis que c'eſt le même être, il eſt ſimple; s'il eſt ſimple, & qu'il n'ait point de parties, il eſt indiviſible, & par conſequent naturellement immortel, n'y ayant nulle créature qui puiſſe le détruire, toutes les deſtructions qui ſe font par les créatures ne ſe faiſant que par la ſéparation des parties.

TIMOLEON.

Je tombe d'accord que

cét être que nous vénons de nommer Ame, & qui a les ſenſations, les paſſions, les intellections eſt un même être ; mais il ne s'enſuit pas qu'il ſoit immortel : il peut être composé de parties, & par conſequent il peut être diviſé & détruit par quelque agent naturel.

THEOPHILE.

Ha, Timoleon, vous n'y ſongez pas, & ſans y prendre garde vous me niez ce que vous m'accordiez tout-à-l'heure ! Car pouvez-vous me dire qu'un être composé de parties eſt effectivement un même

être ? Si vous me le posez composé de deux parties, qui est tout le moins que vous lui en puissiez donner, je recommencerai sur ces deux parties-là à raisonner comme j'ai fait d'abord sur les differentes parties de votre corps ; & comme je vous ai demandé tantost si votre main avoit le plaisir de la chaleur, & si votre nez avoit le plaisir de la bonne odeur, je vous dirai: Quand vous vous chaufez, & que vous sentez de la fleur d'orange, est-ce la partie A. de votre ame, car je croi que

vous vous souvenez que c'est le nom que nous avons donné à cét être qui a les sensations ; est-ce, dis-je, la partie A. qui a le plaisir de la chaleur, & la partie B. qui a le plaisir de la bonne odeur ? Je croi que vous serez obligé de dire que non. Car si vous disiez oui, je vous demanderois, comme tantost : Comment donc est-il possible que vous jugiez entre ces deux plaisirs ? Car ne vous y trompez pas : unissez si intimement que vous voudrez ces deux parties l'une à l'autre, dés qu'elles ne

ſont pas la même choſe ; elles ſont réellement differentes l'une de l'autre ; & ſi la partie A. & la partie B. ſont deux parties differentes, A. ne peut non plus juger du plaiſir qu'a eu B. que de celui qu'a le grand Mogol. Il faut donc de neceſſité que le même être ſimple & unique qui juge entre deux plaiſirs, ait eu lui-même les deux plaiſirs.

TIMOLEON.

Mais ne ſe peut-il pas faire que la partie A. & la partie B. ayent eu toutes deux les plaiſirs de la cha-

leur, & les plaisirs de l'odeur?

THEOPHILE.

Vous avez donc senti en même temps deux plaisirs de chaleur & deux plaisirs d'odeur; ce qui est absolument faux, comme vous en conviendrez vous-même. De plus, pour faire que deux parties réellement differentes, telles que nous avons dit être la partie A. & la partie B. ayent toutes deux le même plaisir, il faut que chacune en particulier soit capable de l'avoir; & ainsi chacune estant capable de faire toute seule toutes les

fonctions, je ne vois pas à quoy bon en ſuppoſer deux. Concluons donc qu'il n'y a en nous qu'un ſeul être ſimple, non composé de parties, qui a toutes les ſenſations, les paſſions, les volitions, les intellections, *&c.* & que cét être étant ſimple, ne peut être détruit par aucune créature : c'eſt ce que nous appellons immortel dans un être créé. Car pour l'immortalité ſimple & abſoluë, elle ne ſe peut trouver que dans un être indépendant, & ne convient qu'à Dieu, qui eſt, comme dit Saint Paul,

Solus habens immortalitatem, ſeul ayant l'immortalité.

TIMOLEON.

A ce conte-là notre ame ſera un atome; & il me ſemble que Deſcartes, dont vous approuviez tantôt les ſentimens, croit avec beaucoup d'autres Philoſophes, qu'il n'y en a point dans la nature.

THEOPHILE.

Sans entrer ici dans la queſtion de la diviſibilité & de l'indiviſibilité des corps à l'infini; ſans prendre parti entre Epicure, qui compoſe tous les corps d'atomes, & Deſcartes, qui

croit que toute partie de matiere, quelque petite qu'on ſe la puiſſe imaginer, eſt encore diviſible en pluſieurs autres parties: je vous répondrai ſimplement que les Philoſophes qui ont nié les atomes, ont ſeulement prétendu qu'il n'y avoit point de corps indiviſible; mais ils n'ont point dit qu'il n'y eut point abſolument d'être indiviſible. Et quand il y auroit eu des Philoſophes de cét avis, il me ſemble que ce que je vous ai dit juſqu'ici, vous prouve aſſez fortement l'indiviſibilité de l'a-

me, pour vous faire voir qu'ils auroient eu tort.

TIMOLEON.

Si cela eſt, notre ame eſt donc incorporelle & ſpirituelle; & c'eſt ce qu'il me ſemble que vous ne m'avez point encore dit.

THEOPHILE.

Il eſt vrai que je n'ai point voulu vous embaraſſer de ces mots d'incorporel & de ſpirituel, que la pluſpart des hommes croyent ne point entendre. Je ne vous ai rien dit de l'ame qui vous oblige à la croire corps. Je ſuis même perſuadé que les merveilles qu'elle

opere ne peuvent être les actions de la matiere: mais je n'ai ſongé qu'à vous faire voir qu'elle ſeule fait tout ce que nous appellons concevoir, vouloir, ſentir; & qu'elle eſt ſimple, & par conſequent indiviſible, & naturellement immortelle. Que ſi vous entrez dans les raiſons que les Carteſiens ont pour ſe perſuader qu'un corps ne peut être indiviſible, concluez, j'y conſens, que cét être dont je vous ai prouvé l'indiviſibilité, n'eſt pas un corps: & ſi vous ne concevez que deux ſortes d'ê-

tres, le corporel & le ſpirituel, concluez encore que l'ame eſt ſpirituelle; je croi que vous aurez raiſon, & vous irez encore plus loin que je n'ai pretendu vous faire aller en commençant ce diſcours, mais vous ne paſſerez pas les bornes de la verité.

TIMOLEON.

Mais comment eſt-il poſſible qu'un être ſpirituel ſoit frappé par des objets corporels, que mon ame étant immaterielle ſoit émeûë par toutes les choſes materielles qui frappent mes ſens, & que des choſes

auſſi groſſieres que le feu, l'eau, les liqueurs, &c. puiſſent affecter ſi vivement cét être ſi ſimple & ſi immateriel?

THEOPHILE.

A cette difficulté qui vous paroît ſi grande, & preſque inſurmontable, je veux que vous répondiez vous-même. N'eſt-il pas vrai par les choſes que je vous ay fait enviſager, que le même être qui eſt frappé en vous par ces objets ſi corporels & ſi groſſiers, eſt celuy qui juge des plaiſirs & des douleurs que ces objets groſſiers vous cauſent?

TIMOLEON.

Sans doute.

THEOPHILE.

N'eſt-il pas vrai que c'eſt ce même être qui entend, qui raiſonne, qui veut, qui ſe détermine ?

TIMOLEON.

J'en tombe d'accord.

THEOPHILE.

N'eſt-il pas vray encore que ce même être eſt purement un, veritablement ſimple, & par conſequent indiviſible, incorporel & immateriel, puis que ſelon le raiſonnement que nous venons de faire, s'il y a une ſubſtance indiviſible,

elle doit eſtre entierement differente du corps ?

TIMOLEON.

Hé bien, qu'eſt-ce que tout cela fait ?

THEOPHILE.

Voilà donc deux choſes conſtantes : l'une, que notre ame eſt émeuë par les objets corporels & groſſiers ; l'autre, qu'elle eſt incorporelle & immaterielle. Voyons donc qui peut avoir mis entre les choſes corporelles, & notre ame qui eſt incorporelle, cette grande union qui y eſt effectivement : quelque être ſans doute ſuperieur & à

nostre ame & à tous les corps. Mais comment cét être superieur a-t-il produit cette union ? Sans doute en ordonnant par sa volonté toute-puissante, que toutes fois & quantes que mon corps sera meu de telle & telle maniere, mon ame sera affectée de telle & telle maniere.

TIMOLEON.

Mais quel rapport y a-t-il entre le mouvement qui se fait dans les parties de mon corps & le sentiment qu'en a mon ame ? Il me semble qu'il n'y a rien de si dissemblable. Par exem-

ple, quand on me donne un coup d'épée dans le bras, qu'arrive-t-il dans mon corps? Les parties tranchantes du fer coupent ma peau, ſeparent les fibres de ma chair l'une de l'autre, rompent la continuité de mes veines & de mes arteres, font ſortir le ſang qui y eſt contenu, & pouſſent violemment les parties preſque imperceptibles de mes nerfs qui ſont répandus dans tout mon corps; ces parties imperceptibles de mes nerfs étant agitées, & tirées avec violence, communiquent leur mouve-

ment juſqu'à mon cerveau. En tout cela je ne vois que du mouvement, je ne vois que des parties groſſieres qui d'un endroit ſont portées dans un autre. Quelle reſſemblance cela a-t-il avec le ſentiment de douleur qui réſulte de ma bleſſure? Raiſonnons tout de même des autres objets des ſens. J'approche de mon nez un bouquet de fleur d'orange: auſſitoſt, par une douce reſpiration, je fais entrer dans mon nez les petits corps les plus ſubtils qui exhalent de ces fleurs; ces petits corps ſe portant

jusques dans le fonds de mes narines, y vont frapper mon cerveau. Or je vous prie de me dire, si le mouvement qu'elles y causent a quelque rapport avec le plaisir que je sens.

THEOPHILE.

Non sans doute; & c'est ce qui fait voir qu'il faut que ce soit l'ouvrage de quelque être superieur, de l'Auteur de la nature, qui seul par sa toute-puissance peut avoir mis une liaison entre ce mouvement & cette sensation: car sans cela ils sont aussi dissemblables l'un de l'autre qu'un

raiſonnement & un moulin à vent. Et que cette comparaiſon ne vous étonne pas : je ne ſçaurois choiſir deux termes de comparaiſon aſſez differens l'un de l'autre pour exprimer la diſſemblance qu'il y a entre un mouvement & une ſenſation. Un petit chien reſſemble beaucoup plus au château de Verſailles. Je n'exagere point : car enfin l'un & l'autre eſt corporel ; ils ont quelque choſe de commun, parce que l'un & l'autre à des parties. Mais un mouvement & une ſenſation n'ont abſolu-

ment rien de commun; & la liaiſon qui eſt preſentement entre eux n'eſt point fondée ſur leur propre nature, mais purement arbitraire, & dépendante de la volonté de celui qui les a unies. Ce n'eſt pas tout : cette union a des effets encore plus ſurprenans. Si les mouvemens du corps produiſent en l'ame des ſenſations ſi éloignées de la nature du mouvement, les volontez de l'ame ſont cauſe auſſi qu'il ſe fait dans le corps une infinité de mouvemens differens. Cette ame que nous avons reconnu

nu n'être point corporelle, n'a qu'à vouloir ; & aussitôt tout le corps se remuë : les réservoirs du cerveau s'ouvrent, les esprits en sortent en abondance, ils se répandent par les nerfs dans tous les muscles du corps, & en un moment toutes les parties de la machine sont en mouvement. Quel rapport, je vous prie, à regarder les choses par les idées claires & distinctes que nous en avons, quel rapport entre cette volonté-cy, *Je veux remuër ma main*, & tous les mouve-

mens qui ſe font naturellement pour l'exécuter ! Les petites portes ou valvules qui ferment les conduits du cerveau s'ouvrent, & laiſſent un libre paſſage à ces corps ſubtils & déliez, que nous nommons Eſprits animaux, qui ſe gliſſant par la moëlle de l'épine du dos dans les nerfs & dans les muſcles, font tous les mouvemens de la main.

Concluons donc en voyant ce qui ſe paſſe dans notre corps, & ce qui ſe paſſe dans notre ame, qu'elle eſt une, ſimple, incorporelle, immaterielle, ſpi-

rituelle, & immortelle; & en voyant la liaiſon admirable qui eſt entre notre corps & notre ame, quoique ſe ſoient deux êtres ſi differens, concluons que cette liaiſon ne peut y avoir été miſe que par un être ſuperieur, créateur & conſervateur de tous les autres êtres.

TIMOLEON.

Il ſembleroit, Theophile, que de ce raiſonnement vous voudriez conclure l'exiſtence de Dieu.

THEOPHILE.

Il eſt vrai qu'il eſt tres-fort pour cela, & peut-

être que cette preuve n'eſt pas moins convaincante que tous les raiſonnemens metaphyſiques. Mais, Timoleon, cette matiere demande plus de temps qu'il ne nous en reſte, & nous la remettrons à une autre fois.





DIALOGUE
SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

TIMOLEON, THEOPHILE.

TIMOLEON.

VOUS avez bien commencé, mon cher Theophile: il faut achever.

Vous m'avez dit de belles choſes ſur l'immortalité de l'ame ; mais j'en attends de vous encore de plus belles ſur l'exiſtence de Dieu. J'eſpere que dans un ſi grand ſujet vous vous éleverez audeſſus de vous-même, & que vous m'ouvrirez des routes nouvelles. Soyez ſeur au moins que je ne viens point ici avec un eſprit de contradiction. Je cherche la verité : je m'y ſoumettrai, ſi vous me la faites connoître ; je taſcherai de l'éclaircir avec vous, ſi je la vois encore dans des nuages, comme j'ai fait

jusques-ici ; je ne me lasserai point de la chercher, si je ne la trouve point aujourd'hui. En un mot c'est la plus grande affaire de la vie, & je m'y veux donner tout entier.

THEOPHILE.

Vous la trouverez, Timoleon, puis que vous la cherchez : l'esprit docile est une grande avance pour trouver la verité. Mais parlons de Dieu, on n'en sçauroit trop parler ; c'est le plus grand objet que nous puissions presenter à notre esprit.

Je me suis étonné cent

fois, qu'il pût y avoir des athées de refléxion : aussi suis-je persuadé qu'il n'y en a gueres, & je crois absolument impossible qu'un homme raisonnable, aprés avoir lu les écrits des Philosophes, & en avoir compris les raisonnemens, puisse douter de l'existence de Dieu. Mais par malheur il y a peu de gens qui s'accommodent des idées simples & abstraites: ils croyent ne point entendre ce qu'ils n'imaginent pas ; & quelque spirituel & immateriel que Dieu soit, il faut pour le leur faire compren-

dre, le rendre, pour ainſi dire, palpable, & le faire tomber ſous leurs ſens. Et c'eſt à quoi il a remedié lui-même par ſa bonté : il a voulu être connu des eſprits groſſiers auſſi-bien que des ſubtils ; & ſi les idées ſimples de notre ame ſont une preuve convaincante pour les Philoſophes, les merveilles qu'il a répanduës dans ſes créatures ne prouvent pas moins invinciblement ſon exiſtence & ſes principaux attributs aux artiſans & aux payſans mêmes, s'ils veulent y faire quelque réfle-

xion. Il a par les œuvres de la création rendu visible & palpable cette existence & ces attributs ausquels les sens ne pouvoient jamais parvenir. C'est ce que dit si bien Saint Paul dans le premier Chapitre de l'Epistre aux Romains : *Invisibilia Dei, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.* Les ouvrages de Dieu font entendre, & comme appercevoir les choses invisibles. Examinons donc les creatures, & nous y verrons le Createur ; nous y verrons invinciblement son existence, & ses trois grands attri-

buts de puissance, de sagesse, & de bonté.

TIMOLEON.

Si vous voulez examiner les creatures; je vous prie, commencez par nous-mêmes: cét examen nous apprendra au moins à nous connoître, & ce sera toûjours beaucoup faire.

THEOPHILE.

Je le veux bien, Timoleon. Lisons dans ce livre que Dieu nous a donné si prés de nous, nous y lirons clairement l'existence de Dieu. Ce livre c'est notre corps: examinons en toutes les parties; souve-

nons-nous de tout ce que nous en avons ouï dire à M. du Verney, avec quel ordre sont arrangées toutes les parties, soit celles qui servent à nos mouvemens exterieurs, comme nos pieds & nos mains, soit les organes de nos sens, comme nos yeux & nos oreilles, ou pour entrer plus avant dans nous-mêmes, celles qui regardent notre nourriture, comme notre estomac, nos veines, &c. Il n'y en a aucune, qui même prise separément ne nous prouvât la Divinité. Regardez, par exemple vo-

tre main : voyez avec combien d'art & de facilité, cette partie, que quelqu'un a nommé l'inſtrument des inſtrumens, ſe tourne de tous coſtez pour prendre les choſes neceſſaires au corps; avec quel arrangement ſont diſpoſez les quatre doits qui ſont d'un coſté pour faire leur operation, & le pouce qui eſt de l'autre pour preſſer avec force par le moyen du gros muſcle. Examinez la differente longueur des doits qui étoit neceſſaire pour faire les diverſes operations; comme quoi chacun de ces doits

eſt ſeparé en trois articles, pour ſe pouvoir plier, ou redreſſer ſelon les beſoins differens; comme quoi ces quatre doits ſont ſeparez l'un de l'autre pour pouvoir agir tantôt conjointement, tantôt ſeparément. Admirez avec quel ſoin ces parties délicates qui étoient deſtinées à être expoſées au choc des autres corps ont été munies des ongles, comme d'une maniere de bouclier, pour réſiſter à tous les chocs des corps exterieurs; & comme cette nature bonne & prevoyante a fait ces petits boucliers de tel-

le maniere que s'ils viennent une fois à ſe rompre, il en revient de nouveaux, afin que les parties, pour la défenſe deſquelles ils ont été faits, ne ſoient pas dépourveuës de ce ſecours. Si vous regardez enſuite le corps de la main, vous verrez qu'en dedans il eſt un peu enfoncé, pour pouvoir, avec le ſecours des doits & du pouce qui vient pardeſſus, ſerrer plus fortement les choſes dont il a beſoin. Cette partie de la main n'eſt pas d'un ſeul os plat, & qui ne ſe puiſſe point plier; mais les di-

vers os qui la compofent, quoi-qu'attachez l'un à l'autre de fi prés, que cela a tout le bon effet qu'auroit un corps continu, font pourtant difpofez de maniere que fans fe quitter l'un l'autre, ils peuvent fe plier en façon de berceau, & rendre la main plus capable de tous les mouvemens dont nous avons befoin. Où eft l'ouvrier, je vous prie, qui ait jamais fait une machine fi induftrieufe? Mais que n'a-t-il point fallu pour la faire mouvoir, & pour la conferver? Combien de petites cordes a-t-

il fallu attacher aux differens articles des doits pour les tirer tantôt d'un costé, tantôt d'un autre? Si je veux tendre la main toute droite, il faut que des nerfs qui passent pardessus le dos de la main, retirent en arriere mes doits: si je veux au contraire les plier, il faut que je fasse agir les nerfs qui sont couchez sur la paume de la main: si je veux plier le doit tout-à-fait, & faire que le bout se vienne joindre à la racine, il faut un mouvement different de celui que je fais quand je veux sim-

plement la baiſſer tout d'une piece, ou en courber un des articles: ſi je veux ſeparer mes doits l'un de l'autre, ſi je les veux joindre enſemble, il faut faire agir des cordes differentes. Il a fallu de plus que les emboitures de ces differentes pieces l'une dans l'autre fuſſent faites avec tant d'art, qu'elles ſe puſſent tourner de tous côtez; & que ces diverſes pieces ſe pliaſſent, l'une à l'égard de l'autre, comme ſi elles étoient abſolument ſeparées, quoi-qu'elles ſoient attachées l'une à l'autre par

des liens tres-ſolides. Il a fallu que ces nerfs fuſſent ſi bien arrangez, qu'ils ne s'embaraſſaſſent point l'un l'autre dans leurs fonctions; il a fallu par de petites fibres les tenir attachez chacun dans leur place, en ſorte que tous les divers mouvemens qu'ils font ne fuſſent jamais capables de les déranger; il a fallu que ces petites fibres qui les tiennent dans leur devoir, leur laiſſaſſent pourtant une entiere liberté de s'alonger & de ſe racourcir, & que tout cela ſe fiſt avec tant de facilité, que les mouvemens

les plus vifs & les plus forts ne donnassent pas la moindre peine. Mais outre la place de ces nerfs & des muscles qui servent au mouvement, il a fallu encore placer, & dans le dessus & dans le dessous de la main, une infinité de canaux differens, pour porter jusqu'aux extremitez des doits le sang arterial necessaire à la nourriture des parties, & pour en rapporter dans les veines celui qui n'y peut plus être bon qu'aprés qu'il a repassé dans le cœur. Il a fallu que ces arteres & ces vei-

nes eussent un chemin libre malgré la multitude de petits os sur lesquels ils sont couchez, & malgré le nombre presque infini de muscles & de nerfs dont nous venons de parler: il a fallu qu'elles ne fussent offensées ni de la dureté des os, ni du mouvement presque continuel des nerfs, & qu'au milieu de tout cela, elles coulassent continuellement pour porter la nourriture necessaire, & pour en rapporter la partie inutile.

TIMOLEON.

Que de merveilles vous me découvrez dans ma

main ! Eſt-il poſſible que j'euſſe en moi un ſi grand chef-d'œuvre, & que je ne l'euſſe jamais découvert ?

THEOPHILE.

Avouez donc que pour faire ce chef-d'œuvre, il faut une grande puiſſance & une grande ſageſſe. Mais n'en demeurons pas-là. Aprés avoir regardé avec attention votre main droite, conſiderez la gauche, qui a toutes les mêmes parties, mais dans un arrangement contraire. Que ſi par impoſſible il ſe pouvoit que le haſard eût formé cette main droite avec

tout l'art que nous venons d'examiner, ſeroit-il concevable que le même haſard eût copié dans la partie gauche ce qui auroit été fait dans la droite, & qu'il l'eût copié de telle ſorte que le pouce, qui dans l'une eſt à droite du premier doit, dans l'autre ſe trouvât à gauche, & ainſi de tous les autres doits, os, nerfs? *&c.*

Mais ſi aprés avoir examiné les mains, & y avoir vu tant de merveilles, vous examinez toutes les autres parties du corps, chacune d'elles ſeparément vous

paroîtra un chef-d'œuvre. Vous l'admirerez encore plus, ſi vous regardez, comme nous venons de dire, le rapport de la partie droite à la gauche. Mais que ſera-ce quand vous regarderez le tout enſemble ? quand vous conſidererez que ces mains dont les mouvemens vous ont paru ſi merveilleux, ne ſont pas attachées immediatement au tronc du corps où elles n'auroient pas été en état de rendre de grands ſervices, mais qu'elles ſont au bout des bras, par le moyen de la longueur deſ-

quels elles peuvent atteindre fort loin? que ces bras par leur partage en deux dans le coude, & par les diverſes emboitures du haut du bras dans l'épaule, & du bas du bras dans le coude & dans le poignet, les mettent en état d'atteindre à toutes les differentes parties du corps pour y porter les ſecours neceſſaires? Il en eſt de même de toutes les autres parties du corps; & vous connoiſſez clairement que cét être ſage & puiſſant qui les a faites, ne les a faites que par bonté, pour les rendre

utiles aux autres. Les yeux ſont ſans doute merveilleux, ſi vous regardez les differentes liqueurs dont ils ſont compoſez, & la promptitude admirable de leurs mouvemens. Mais ſans en faire ici l'examen en particulier, comme nous avons fait celui de la main, remarquez ſeulement que ce bel organe a été placé au plus haut de notre corps pour pouvoir découvrir de loin les objets qui lui peuvent être ou nuiſibles, ou profitables. Nous pouvons parcourir tout de même toutes les autres parties du

corps : les pieds formez pour le ſoûtenir; les jambes, les cuiſſes, qui ſe plient d'une maniere propre à une infinité de mouvemens, & qui ſe remuent en avant & en arriere, pour approcher ou pour éloigner le corps des objets qui peuvent lui faire du mal, ou dont il peut tirer de l'utilité; l'eſtomac capable de digerer les alimens, & de les mettre en état de fournir par leurs plus ſubtiles parties, de quoi former ſans ceſſe de nouveau ſang; ces veines lactées qui ſucent la partie la plus ſubtile de l'a-

liment pour la porter au cœur ; les boyaux dans lesquels se fait la séparation du pur d'avec l'impur ; le cœur, où par une fermentation nouvelle l'aliment devient sang ; ce cœur qui fournit incessamment & la nourriture aux parties par le moyen des arteres, & au cerveau la plus subtile partie de ce sang pour en faire ensuite des esprits, qui étant répandus dans tout le corps par le moyen des nerfs, servent & au mouvement & aux sensations ; le poumon, qui par son aspiration & par sa respira-

tion continuelle apporte de la fraiſcheur au ſang du cœur, & par ſon mouvement perpetuel facilite & celui du cœur & celui de l'eſtomac pour leurs fonctions differentes ; les philtrations differentes qui ſe font dans le foye & dans la rate, avec tant de ſageſſe & tant d'utilité pour le corps, que par exemple dans le foye le ſang ſe dégage des parties de fiel qui lui étoient nuiſibles, & qui ſe trouvent pourtant d'une grande utilité pour la digeſtion des alimens en paſſant par les boyaux ; cet-

te philtration qui ſe fait encore dans le cerveau, où le ſang ſe dégageant des parties acides qui forment la ſalive, fournit à la bouche cette eau ſi neceſſaire à la premiere digeſtion qui ſe fait en mangeant. Mais combien de merveilles la bouche nous preſente-t-elle? Elle a été placée ſous le nez, afin que l'odeur de ce que nous mangeons nous avertît en quelques occaſions du dommage qu'il pourroit nous apporter. Cette bouche eſt compoſée de deux parties, dont l'une demeurant toûjours

ferme, & l'autre étant mobile, peuvent, par le moyen des dents qui y ſont attachées, couper, caſſer, broyer en une infinité de manieres les alimens qui doivent enſuite paſſer dans l'eſtomac pour notre nourriture. La langue a été placée au milieu de la bouche, afin que par le moyen de l'organe du goût, qui eſt attaché au bout de la langue, elle jugeât, pour ainſi dire, de ce qui eſt bon & de ce qui eſt mauvais à la nourriture, par le plaiſir, ou par la douleur qu'elle en reſſent.

TIMOLEON.

Il eſt vrai que les choſes qui ne frappent point agréablement la langue, comme la terre, la laine, les pierres, ne ſont point auſſi matiere convenable à notre nourriture.

THEOPHILE.

Cette langue encore, par l'admirable diverſité des muſcles dont elle eſt compoſée, s'alonge, ſe retrécit, ſe tourne à droite & à gauche, ſe gliſſe & le long du palais & entre les dents & les machoires, ſe replie ſous elle-même, de maniere qu'il n'y a aucun en-

droit de la bouche où elle ne se puisse porter pour en ramener entre les dents les parties des viandes qui n'ont pas encore été assez broyées. Les glandules salivaires sont de petits réservoirs placez dans les jouës en dedans de la bouche, qui étant differemment pressées par les divers mouvemens que font les muscles de la jouë quand on remuë la machoire de dessous, expriment incessamment cette petite eau dont nous avons parlé, qui par son humidité sert à broyer les viandes, & qui

par la conformation de ſes parties commence déja dans la bouche la fermentation & la digeſtion qui ſe doit achever dans l'eſtomac. Regardez d'un coup d'œil tout enſemble toutes ces differentes choſes que nous venons de dire; voyez la merveilleuſe union de toutes ces diverſes parties: & vous conviendrez que nulle d'elles priſe en particulier, ne pouvoit être l'ouvrage du haſard, & que toutes priſes enſemble montrent invinciblement qu'elles ſont l'ouvrage d'un être tout ſage, tout puiſ-

ſant & tout bon; de-ſorte que Galien, qui n'avoit pas découvert tous les reſſorts de cette machine ſi particulierement qu'on a fait dans ce dernier ſiecle, en avoit pourtant aſſez vu pour dire avec beaucoup de raiſon qu'en compoſant ſon traité de l'uſage des parties du corps humain, il avoit fait un hymne incomparable à la louange du Createur.

TIMOLEON.

Mais ſeroit-il impoſſible de concevoir, que ce corps ſi parfait eſt un ouvrage du haſard?

THEOPHILE.

En verité cela eſt bien difficile ; & il faut faire un grand effort contre la raiſon pour imaginer que c'eſt un cas fortuit qui a produit toutes ces parties dont nous venons d'admirer la compoſition & l'union. Mais que direz-vous quand vous verrez, outre vôtre corps, une infinité d'autres corps, qui differant tous en quelque choſe de lui, lui reſſemblent pourtant dans la merveilleuſe compoſition de chaque partie priſe ſeparément, & dans l'admirable harmonie du tout

enſemble ? Conſiderez ſur tout, que de ces corps que vous voyez ſemblables au votre, il y en a qui en different ſeulement par les parties qui font la difference des ſexes ; & que de l'union de ces parties ſe fait ce qu'il y a de plus merveilleux dans la compoſition du corps, je veux dire la propagation de l'eſpece. Car pour exécuter cette merveille, il faut que dans les parties qui y ſervent il y ait une ſource inépuiſable de nouveaux corps humains ; il faut que dans l'homme ou dans la femme il y ait une infinité de

parties, dans chacune desquelles se trouvent en abregé toutes les parties qui composent le corps humain, & jusqu'aux moindres ressorts que nous avons admirez d'abord en considerant notre corps. Par exemple, pour faire que dans le corps de la femme il se forme un enfant, dont les mains soient attachées au bout du bras, dont le bras soit emboité dans l'épaule, dont le pouce se jette comme hors de la main, il faut qu'il y ait une partie de matiere qui contienne en elle toutes les diver-

ſes autres parties qui compoſent la main, & qu'elles y ſoient toutes arrangées avec le même ordre entre elles que nous avons admiré tantôt dans l'examen de la main : il faut que ces parties qui doivent composer la main ſoient placées au bout de celles qui doivent former le bras, & que celles dont le bras doit être formé tiennent à celles dont ſe formera l'épaule : en un mot, il faut que dans la femme toutes les parties du corps ſoient arrangées dans le même ordre où elles ſont dans un

homme formé, non-ſeulement les parties en gros, comme la tête, le col, le tronc du corps, les cuiſſes, les bras, & les pieds, *&c.* mais que même dans chacune de ces parties-là les autres parties moins principales dont elles ſont compoſées, comme les os, les muſcles, les nerfs, les tendons, *&c.* ſe trouvent dans le même ordre qu'elles ſont dans un homme de trente ans. Et je vous prie, pour faire cét arrangement dans des parties ſi déliées, quelle prodigieuſe délicateſſe n'a-t-il point fallu? quelle

ſageſſe pour en imaginer, s'il faut ainſi dire, l'arrangement & l'œconomie? quelle puiſſance pour l'exécuter?

Mais il me ſemble qu'en vous faiſant admirer la ſageſſe & la puiſſance du Createur, je ne vous ai parlé de ſa bonté qu'en paſſant, quoique ce ſoit à mon gré celui de ſes attributs, dont il nous a donné plus de marques dans la creation, & à la démonſtration duquel il ſemble avoir deſtiné tous les autres. Cette bonté vous paroîtra clairement, ſi vous voulez examiner dans ce

qui vous arrive tous les jours, de quelle maniere il a pourveu à votre conservation par des choses qui vous sont agréables, & de quelle maniere il vous force vous-même à y travailler par des desirs ausquels vous ne sçauriez resister. Quand, par exemple, notre corps a besoin de nourriture, la sage nature nous en avertit par un desir, que nous nommons appetit; & si nous y satisfaisons en mangeant, notre action est accompagnée d'un plaisir tres-sensible, & ce plaisir dure

aussi long-temps que notre besoin dure.

TIMOLEON.

Cela n'est pas toûjours vrai. Par exemple, quand mon corps a besoin de réparer ses esprits par le sommeil, il est bien vrai qu'il me vient envie de dormir, & que je suis quasi forcé à me mettre en état de me reposer; il est encore vrai que je m'endors avec plaisir: mais dés que je suis endormi, je ne sens plus de plaisir, quoi-que j'aye encore besoin de repos.

THEOPHILE.

Et c'est justement ce qui

vous fait voir que ce n'eſt pas par haſard que vous avez du plaiſir, mais par la diſpoſition d'un être tres-ſage, qui le proportionne au beſoin que vous avez d'agir. Vous dites que dés le moment que vous avez commencé à dormir, vous ne ſentez plus le plaiſir du ſommeil: remarquez au contraire, que pendant tout le temps que vous mangez avec beſoin, votre plaiſir continuë toûjours. La raiſon en eſt évidente. Pour manger, il faut que vous agiſſiez; il faut que vos machoires,

vos lévres, votre bouche fassent une infinité de mouvemens differens; il faut que vos mains y portent les viandes; il faut souvent que vos piés approchent votre corps des endroits où sont les alimens qui vous sont necessaires: & comme il faut que vous continuiez à agir, vous continuez aussi à avoir le plaisir qui vous pousse à agir. Mais pour le dormir, il n'en est pas de même: dés que vous êtes endormi, vous n'avez plus [illegible] besoin d'agir; c'est pourquoi la nature ne s'est plus

mise en peine de vous y porter par le plaisir. Les autres necessitez de votre corps sont toutes de même nature : vous êtes porté à y satisfaire par un desir ; & quand vous y satisfaites votre action est accompagnée d'un plaisir, tant que le besoin continuë. Tout de même un mouvement trop violent, un trop long travail dissipe une grande quantité d'esprits, & en épuiseroit bientôt le corps si vous ne le répariez par le repos. Que fait la nature ? Elle vous donne ce sentiment de lassitude, qui

vous fait chercher à vous reposer; & si vous vous mettez en estat de vous reposer, vous sentirez un fort grand plaisir. Au contraire, un trop long repos engourdiroit vos esprits; un exercice moderé est necessaire, afin que l'estomac fasse bien ses fonctions, afin que le sang coule avec plus de facilité, afin que la transpiration delivre votre sang des parties grossieres, & décharge votre corps de beaucoup d'impuretez. Que fait la nature? Elle vous donne en ce cas-là une certaine in-

quiétude dans le corps qui vous porte à la promenade. La propagation de l'espece n'estoit pas necessaire en tous les temps, mais il estoit necessaire que plusieurs personnes y fussent portez avec impetuosité, pour surmonter les incommoditez & les dégoûts, qui en sont inseparables, sur tout dans les femmes. Ce desir estoit principalement necessaire dans les personnes d'un âge robuste, capable de fournir une bonne substance à la formation des enfans, capable du supporter les fatigues

tigues de la nourriture & de l'éducation : c'eſt pourquoy ce deſir ne ſe fait point ſentir aux enfans, ni aux perſonnes d'un âge trop avancé ; c'eſt pourquoy il eſt abſolument éteint dans les malades.

TIMOLEON.

Il eſt vrai que ſi un être tout puiſſant & tout ſage, mais en même temps malfaiſant & envieux, étoit le maiſtre de la nature, il auroit pu trouver d'autres moyens de nous porter à la conſervation de notre corps. Ces moyens auroient été tous doulou-

reux, & nous n'y aurions ſatisfait que par des actions deſagréables : au lieu que preſentement, les deſirs mêmes par leſquels nous y ſommes portez, nous contraignent avec quelque douceur, & nous n'y ſatisfaiſons qu'avec plaiſir.

THEOPHILE.

C'eſt par un effet de la même bonté que lors que nos ſens nous avertiſſent de la preſence des corps, dont nous pouvons être frappez, la plûpart de nos ſenſations ſont agréables; quand nous nous ſer-

vons de nos yeux pour connoître les objets qui ſont hors de nous, c'eſt preſque toujours avec plaiſir. Convenez donc avec moi, que cét être ſage & puiſſant qui a formé votre corps, a travaillé en même tems à ſa conſervation avec une bonté infinie, en attachant quelque plaiſir à la plûpart de vos ſenſations, & en rendant délicieuſes toutes les actions que vous faites pour ſatisfaire à vos beſoins naturels.

TIMOLEON.

Adieu, mon cher Theo-

phile: je m'en vais rêver à tout ce que vous venez de me dire. Que vous m'avez fourni de beaux ſujets de meditation, & qu'il eſt difficile de réſiſter à la verité quand elle eſt propoſée clairement!

THEOPHILE.

Ce n'eſt pas tout, Timoleon. Remarquez, je vous prie, ces mouvemens aveugles & impetueux qui vous portent avec tant de violence aux actions neceſſaires à la conſervation de votre perſonne. Le pouvez-vous croire? ces actions où vous ne connoiſſez aucune

lumiere de la raiſon, vous ont été données pour tenir lieu en vous de la raiſon la plus éclairée, de la connoiſſance la plus exacte de tous les mouvemens interieurs de votre corps, & de la volonté la plus ſage qui pût regler vos actions. Ouï, ces mouvemens, tout aveugles & tout brutaux qu'ils vous paroiſſent, font en vous ce que n'y pouroit pas faire un Ange, quand il auroit une tres-exacte connoiſſance de tous les mouvemens des parties de votre corps, juſqu'à ces plus petites particules

de matiere qu'on nomme esprits animaux ; quand il connoistroit infailliblement tous les effets que ces mouvemens sont capables de produire dans la suite, & quand il seroit assez reglé & assez patient pour vouloir faire toujours dans toutes les occasions ce qu'il auroit connu devoir être le plus utile pour la conservation de votre corps. Car supposons, je vous prie, que Dieu a mis dans mon corps un Ange doué de la perspicacité, de la sagesse, & de la patience dont nous venons de

parler : quand il arrivera que mon corps n'aura pas la nourriture qui lui eſt neceſſaire, il faudra que cét Ange connoiſſe & l'état auquel eſt mon eſtomac, & celuy où ſe trouvent mon cœur & mes veines par le defaut d'un nouveau ſuc, qui vienne prendre la place du ſang qui ſe conſume à tout moment; il faudra qu'enſuite il détermine une certaine portion de matiere acide & liquide à couler dans ma bouche pour faciliter par ſon humidité le mouvement des diverſes parties qui la compo-

ſent ; qu'il détermine des eſprits animaux à entrer dans les muſcles qui doivent faire remuer ma langue & mes machoires, qu'il en envoye d'autres dans mes mains & dans les autres parties dont le mouvement eſt neceſſaire. Voilà tout ce que peut faire cét eſprit angelique ; & encore pour en venir à bout, il faut qu'il ait tant de grandes qualitez qu'à peine pouvons-nous concevoir qu'un être créé en ſoit capable. Cependant, toutes ces grandes qualitez, toute cette intel-

ligence, cette connoiſſance exacte des parties de notre corps, cette volonté conſtante de travailler ſans ceſſe à ce qui luy eſt utile, tout cela ſe trouve heureuſement ſuppléé par ce mouvement naturel & involontaire que nous pouvons nommer inſtinct. Et bien loin d'être obligez d'examiner avec beaucoup de peines & de ſoins quels mouvemens ſont neceſſaires pour ſatisfaire à nos beſoins, l'inſtinct nous y porte ſans peine, & ce que nous faiſons pour y ſatisfaire nous don-

ne du plaiſir. Tant il eſt vrai qu'entre les mains de Dieu les choſes, qui d'elles-mêmes paroiſſent mépriſables, deviennent les plus importantes. Mais ce n'eſt pas là la ſeule occaſion, où à la place des choſes les plus précieuſes, Dieu en met qui nous paroiſſent fort mépriſables, & qui pourtant font leur effet auſſi ſurement. Il fait la même choſe dans la Morale: car tout de même que dans la Phyſique & dans les choſes naturelles l'inſtinct nous tient quelquefois lieu de raiſon,

dans la Morale nous avons des idées naturelles, qui souvent nous font agir avec autant de force, que si nous agissions par le motif de la crainte & de l'amour de Dieu. Une de ces idées est l'envie qu'ont naturellement tous les hommes de se faire estimer aprés leur mort. On ne sçauroit douter que cette envie qu'on peut nommer un instinct de Morale, ne soit commune à tous les hommes : les piramides, tous les autres monumens que les grands Princes ou les hommes particuliers ont

fait élever pour faire passer leur mémoire à la posterité, ces actions surprenantes par lesquelles les Decius & les autres ont prétendu immortaliser leurs noms, les discours des Orateurs & des Poëtes ne nous permettent pas d'en douter. Cependant à le bien prendre, qu'y a-t-il de plus vain que ce desir d'être estimé & loué quand nous ne serons plus, à moins que ce desir n'ait en veuë l'utilité du prochain ; & si je dois estre aneanti, comme pensoient plusieurs de ces ambitieux, que me servi-

ra-t-il d'être loué quand je ne ſerai plus en état de le ſentir ? Avouons donc que ce deſir eſt auſſi vain qu'il eſt naturel : c'eſt pourtant la ſource de la pluſpart des bonnes actions de ceux qui n'agiſſent point pour plaire à Dieu. Mais ce Dieu ſage & prévoyant, qui ſçavoit bien que tous les hommes ne feroient pas un aſſez bon uſage de leur liberté pour ſe porter à des actions difficiles par le ſeul deſir de luy plaire ; qui connoiſſoit que ceux mêmes qui ſeroient aſſez ſages pour agir quelquefois par

ce bon principe, ne l'auroient pourtant pas inceſſamment devant les yeux ; & qui vouloit cependant pourvoir à l'entretien de la ſocieté à laquelle il avoit deſtiné les hommes, & pour laquelle la vertu eſt neceſſaire : Dieu, dis-je, a mis dans leur eſprit ces inclinations, qui les portent naturellement au bien, & qui les pouſſent quaſi malgré eux à faire de bonnes actions, dans le tems même qu'ils croyent n'agir que pour leur propre utilité.

Mais aprés avoir conſideré votre corps, & les

autres corps qui vous ressemblent, étendez votre consideration plus loin, & considerez la multitude infinie d'animaux dont l'air, les eaux & la terre sont couverts & remplis. Ne croyez pas que la sagesse qui a disposé avec tant d'art les parties de votre corps, se soit épuisée en le formant. Voyez tous ces autres corps qui se remuent en tant de manieres differentes : ils sont tous differents du votre, ils sont tous differents entre eux ; cependant chacun a en soy tout ce qui lui est neces-

ſaire pour ſa conſervation. L'un vit dans l'eau, & n'a point l'uſage de la reſpiration comme vous; un autre s'éleve dans l'air, & ſe ſoutient avec des aiſles; il y en a pluſieurs, dont la ſtructure n'eſt pas ſoûtenuë par des corps ſolides comme vos os: cependant ils ont tous dans leur diverſité toutes les parties qui conviennent aux mouvemens qui leur ſont neceſſaires. Mais ce qui vous montrera invinciblement que cette grande diverſité n'eſt pas un effet du haſard qui ait arrangé diver-

ſement des parties de matiere, mais l'ouvrage d'une intelligence auſſi parfaite dans ſes operations qu'elle eſt fertile dans l'abondance de ſes inventions, ſi l'on peut ainſi parler: c'eſt que dans ces differentes formes d'animaux, vous trouverez qu'il y en a toujours de deux ſexes, les uns mâles & les autres femelles; les mâles étant abſolument ſemblables aux femelles, hormis par les parties dont la diſſemblance étoit neceſſaire pour perpetuer l'eſpece.

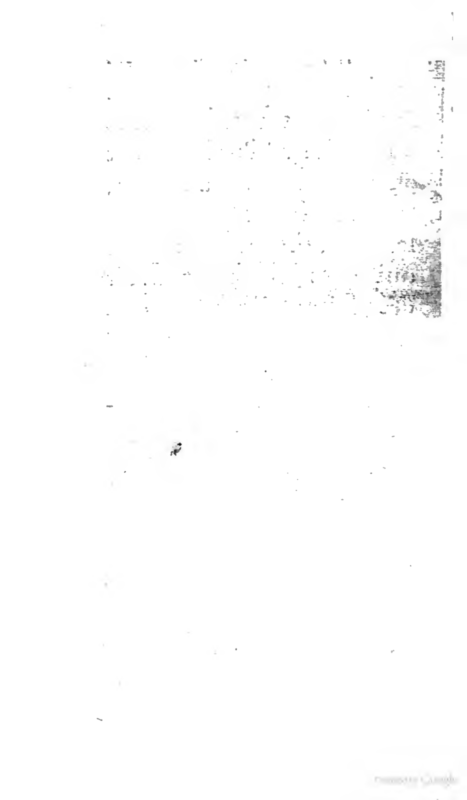
Voyez encore les corps

qui vous paroissent tout-à-fait inanimez : voyez combien leur diversité étoit necessaire pour la subsistance des autres corps ; & combien leur union vous montrera de sagesse & de bonté. Qu'auroit-il servi à cét être tout sage, tout bon, & tout puissant d'avoir formé les corps humains capables de tant de mouvemens differents, & capables même de se perpetuer par la génération, s'il n'avoit formé en même tems un corps solide comme la terre pour les soutenir ; un corps fluide comme l'air, qui

a aſſez de conſiſtence pour les faire vivre par le moyen de la reſpiration, & qui n'en a pas trop de peur qu'il ne retardât tous les mouvemens qu'ils ſont obligez de faire? Qu'auroit-il ſervi à ces corps d'être en état de ſe mouvoir, ſi Dieu n'avoit préparé autour d'eux d'autres corps pour leur ſervir d'aliment, comme les plantes, les fruits, & les animaux? Qu'auroit-il ſervi de former une fois ces plantes, ſi par le moyen de la graine il ne les avoit en quelque façon renduës impe-

riſſables ? Et qu'auroit-il ſervi de former ces plantes avec leur vertu, ſi le ſoleil, par ſa chaleur, l'air par ſon mouvement, les pluyes par leur humidité, la terre par ſa ſolidité n'avoient été en état de les faire croître & fructifier ? Si donc les parties de l'homme priſes ſeparément vous ont paru admirables ; ſi la difference des ſexes & la propagation de l'eſpece vous ont fourni de nouvelles raiſons pour vous convaincre ; ſi la multitude infinie des differents animaux vous a ravi en admiration :

quel effet ne produira point l'union de toutes les parties de l'univers, l'utilité dont elles se sont l'une à l'autre, le merveilleux rapport qu'elles ont à l'homme pour qui elles semblent avoir été faites ? Et tout cela joint ensemble ne vous obligera-t-il point à vous écrier, *Mirabilis Deus in operibus suis !* Que le Seigneur est admirable dans ses ouvrages !





DIALOGUE
SUR
LA PROVIDENCE.

TIMOLEON, THEOPHILE.

TIMOLEON.

QUE je suis aise, Theophile, de vous voir dans votre maison de campagne, & que vous

êtes heureux d'en ſçavoir jouïr !

THEOPHILE.

Helas, Timoleon, appellez-vous en jouïr que d'y venir quatre fois l'année ? La Cour & mes devoirs m'occupent continuellement ; & ce n'eſt qu'en m'échapant que je puis venir paſſer quelques jours dans ma ſolitude.

TIMOLEON.

Qu'elle eſt agréable cette ſolitude, & que la ſimple nature qu'on y voit par tout me feroit bientôt oublier toutes les merveilles de Verſailles ! La maiſon eſt

est assez jolie; le parterre me plaît fort; le petit bois est delicieux : mais j'aime sur tout les bords de votre riviere, & je conçois un grand plaisir à se promener le soir dans votre prairie.

THEOPHILE.

Je sens cela tout comme vous ; & il n'y a point de jour de ma vie que je ne me souvienne de M. l'Abbé de Lionne. M'avoir fait un si beau present, & encore de quelle maniere? à moi absent dans un pays étranger, pendant que toute la France lui demandoit ce que je ne lui demandois pas!

En verité, Timoleon, M. de Corneille a bien raiſon, quand il dit que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

TIMOLEON.

Ho, pour la façon de donner, je vous la diſpute. Il ne m'a pas fait un ſi beau preſent qu'à vous, parce que l'occaſion ne s'en eſt pas preſentée. Mais que dites-vous d'un homme, qui de lui-même, ſans qu'on l'en prie, vient chercher ſon ami, lui demande ſon nom de Baptême, & lui met enſuite dans la main un pe-

tit parchemin, dont il tirera deux cens piſtoles chaque année ? Il me ſemble que la maniere eſt aſſez galante.

THEOPHILE.

J'en conviens ; & je veux bien vous aſſocier à la conſtruction du trophée, que j'ai deſſein de bâtir à la gloire de mon bienfaicteur.

TIMOLEON.

Theophile, ſans lui faire tort, nous pouvons en rendre graces à un bienfaicteur plus puiſſant ; à cét être des êtres qui ſe ſert des cauſes ſecondes

pour executer ſes volontez.

THEOPHILE.

Nous ne ſçaurions mieux faire, mon cher Timoleon : mais il faut aller pié à pié. Je me ſouviens fort bien de nos dernieres converſations. Nous ſommes convenus que notre ame eſt une & ſimple, & qu'étant une & ſimple, elle eſt immortelle ; la deſtruction d'un être dans la nature ne ſe pouvant faire que par la ſeparation des parties, ce qui ne ſçauroit arriver à un être qui n'en a point. Je me ſouviens

encore du raiſonnement, que nous avons fait pour prouver qu'il y a un Dieu, & que ce Dieu eſt tout puiſſant, tout bon, & tout ſage. J'ai preſente à mon eſprit cette anatomie admirable du corps humain; & je vois clairement que l'homme, ce grand chef-d'œuvre, ne ſçauroit partir que d'une main toute puiſſante. Mais qui nous a dit que ce Dieu, ſi fort au deſſus de nous, ſe mêle de nos affaires? Qui nous a dit que content de lui-même dans les ſplendeurs de ſa gloire, il ne veuïlle pas

jouïr de sa propre felicité, sans daigner jetter les yeux, pour ainsi parler, sur des créatures aussi méprisables que les hommes ?

TIMOLEON.

Theophile, qu'il est aisé de vous satisfaire là-dessus ! La seule idée d'un Dieu renferme toutes les perfections imaginables. Or s'il ne prenoit pas soin des créatures & de toutes leurs actions, ou ce seroit parce qu'il ne le pourroit pas, ou parce qu'il ne le voudroit pas. L'un est contraire à sa toute-puissance, l'autre à sa bonté. Mais, mon cher

Theophile, vous me voulez faire parler: car enfin, vous-même ne m'avez-vous pas prouvé la Providence par le ſoin que Dieu a pris dans la création de donner à l'homme tout ce qui lui eſt neceſſaire, & par la bonté qu'il a euë de lui faire trouver ſon plaiſir dans tous ſes beſoins? Vous voyez que j'ai profité de nos entretiens. Je ne m'en ſuis pas tenu là. Depuis que je ne vous ai veu, j'ai entretenu d'habiles gens, j'ai lu de bons livres, j'ai fait de ſerieuſes reflexions: tout m'a fait connoître

un Dieu créateur, un Dieu conſervateur, un Dieu qui gouverne tout. Quoi donc ce monde, qui pendant une éternité a demeuré dans le neant, qui pour en ſortir a eu beſoin d'une main toute-puiſſante ; ce monde ſi admirable dans toutes ſes parties, pourra-t-il ſubſiſter par ſa propre vertu, & n'ayant pu ſe créer, poura-t-il ſe conſerver ? Eſt-il concevable que le haſard conduiſe l'univers d'une maniere ſi ſure & ſi inalterable ? Comment eſt-ce que le printems ſuccede toujours à l'hiver, &

que ſans jamais y manquer, aprés les fleurs viennent les fruits ? Cette viciſſitude du jour & de la nuit qui en produit une autre du travail & du repos ; cette mer immenſe, qu'un peu de ſable retient dans ſes bornes ; ce flux & ce reflux ſi incomprehenſible ; ces ſources éternelles qui arroſent la terre ; ces fleuves qui coulent continuellement ; ces animaux tous armez d'armes differentes pour ſe défendre de leurs ennemis ; mais ſur tout cét homme dans lequel vous avez remarqué vous-même tant

de merveilles : tout cela ne nous montre-t-il pas clairement qu'il y a quelque eſprit excellent, quelque genie infiniment puiſſant, qui a compaſſé toutes ces choſes, & qui les conduit & les gouverne par ſa providence ? Car il ne ſe contente pas d'avoir donné l'ordre en géneral; il pourvoit à tout en particulier. L'Egypte ſi feconde feroit ſterile, ſi les eaux du Nil ne lui donnoient une fertilité qu'elle n'auroit point par elle-même. Les pays froids ont des fourures, les pays chauds ont des

pluies & des vents frais ; & depuis tant de ſiecles l'univers ne manque de rien.

Et je vous prie, Theophile, quand nous voyons les jardins & les appartemens de Verſailles, & que leur magnificence nous les fait trouver dignes d'être au plus grand Roi de la terre ; quand nous ſommes ſurpris de l'arrangement de tant de merveilles : ne ſongeons-nous pas au maître de ce palais enchanté ? & dans le même tems que nous admirons ſa grandeur & ſa puiſſance, ne louons-nous pas en nous-

mêmes cét eſprit d'ordre qui le conduit en toutes choſes? Hé, pauvres aveugles, nous admirons Verſailles, & nous n'admirons pas l'Univers! Nous convenons, en voyant les jardins & les appartemens de Verſailles, qu'il faut de neceſſité que celui qui les a ſi bien ordonnez ſoit fort habile: & miſerables, en voyant le ſoleil ſi brillant, la terre ſi belle, la mer ſi majeſtueuſe & ſi terrible, en voyant tout cela ſi bien conduit, ſi bien ordonné, nous avons peine à en reconnoître le conducteur!

Nous ne le voyons pas, il est vrai, ce Dieu si admirable, si puissant. Mais ne le voyons-nous pas dans ses ouvrages ? & faut-il s'étonner qu'étant si fort audessus de nous, il échappe à nôtre foible veûë ? Tout est agité par les vents, & nous ne les voyons pas. Le soleil même, par qui nous voyons tout, n'est-il pas presque invisible ? & si nous le voulions contempler, ses rayons ne nous éblouïroient-ils pas ? Et nous croyons pouvoir soutenir les regards de celui qui a allumé le soleil ! Nous

ne voyons pas ſeulement notre ame qui eſt ſi prés de nous, qui nous fait parler, qui nous anime.

THEOPHILE.

Je ſuis ravi, Timoleon, de vous voir ſi bien inſtruit: mais je veux voir ſi vous répondrez bien à toutes les objections. Je conſens que Dieu n'ait pas fait le monde pour l'abandonner au haſard, qu'il regle le cours des ſaiſons, qu'il * preſcrive des bornes à la mer, qu'il faſſe marcher d'un pas égal ces grands corps qui roulent ſur nos teſtes: mais comment vou-

lez-vous qu'il décende dans le détail de toutes les actions humaines? Car pour punir le vice, & pour couronner la vertu, il faut qu'il s'arrête à bien des choses bien petites & bien peu dignes de son attention.

TIMOLEON.

Que dites-vous, Theophile! Mesurer Dieu sur les hommes, c'est bien se tromper. Les Rois de la terre, il est vrai, ne peuvent pas tout voir par leurs yeux, ni par ceux de leurs ministres: mais ce Roi des Rois voit tout par lui-même.

Comme il a tout fait, rien ne lui eſt nouveau, rien ne lui eſt inconnu : tout eſt petit, & rien n'eſt petit à ſon égard. Il eſt au Ciel où il jouït d'une felicité éternelle, en jouïſſant de lui-même; mais il eſt auſſi ſur la terre. Il eſt loin de nous, & prés de nous : nous vivons avec lui, & nous vivons en lui. Il nous ſemble que les hommes ſont en grand nombre ; mais ils ſont fort peu à l'égard de Dieu. C'eſt nous qui diſtinguons les pais & les nations ; car à Dieu tout l'Univers n'eſt qu'un point. Les hom-

mes ont ſoin de leurs enfans; les oiſeaux, les beſtes ſauvages ont ſoin de leurs petits: pourquoi Dieu Createur n'auroit-il pas ſoin des creatures? & ne bleſſeroit-il pas ſa bonté infinie aprés les avoir tirez du neant, s'il les abandonnoit à leur propre foibleſſe? Et ne croyez pas qu'il puiſſe ignorer la moindre de nos actions : il connoît tout par une ſcience infinie; & s'il connoît tout, comme la ſeule idée d'un Dieu le ſuppoſe, pourquoi ne gouvernera-t-il pas tout? Il ne ſçauroit mépriſer l'hom-

me, le plus bel ouvrage qui ſoit ſorti de ſes mains: il l'a fait à ſon image, il lui a donné une ame immortelle, il l'a deſtiné pour chanter ſa gloire pendant tous les ſiecles.

Au reſte, ne croyez pas que je vous parle de moi-même: je ne vous dis point ici un ſentiment particulier; c'eſt l'avis de tous les ſages de l'antiquité, de tous les philoſophes, de ces grands hommes qui avec les ſeules lumieres de la nature ont connu Dieu & ſa providence. Thales, Anaximenes, Anaxagoras, Pi-

thagore ont dit que Dieu eſt un eſprit, qui s'étend par tout, qui donne la vie à tout, qui regle tout. Democrite, quoi-qu'il ait fait valoir les Atomes, ne dit-il pas ſouvent que Dieu eſt cette nature premiere & cette ſuprême intelligence qui a produit les images? Epicure lui-même, qui a cru qu'il n'y avoit point de Dieux, ou qu'ils étoient dans une oiſiveté profonde, met la nature pardeſſus tout, & par là ſe contredit lui-même. Mais Platon, le divin Platon, que n'en dit-il point? Il dit

que par le nom de Dieu, on entend le Pere de l'Univers, le Créateur de l'Ame, l'Auteur du Ciel & de la Terre, incomprehensible à cause de son immensité, & qu'il se faudroit bien garder de découvrir aux hommes quand on l'auroit compris. Mais aprés avoir parlé si magnifiquement de cette intelligence premiere, de cette divinité souveraine, il admet des intelligences moyennes, pour ainsi parler, divinitez subalternes, soumises en tout à la divinité superieure, qui s'en sert pour execu-

ter ſes ordres dans le gouvernement de l'Univers. Les Poëtes payens n'ont-ils pas chanté un fleuve de feu, des marais ardens préparez pour le ſupplice éternel des méchans? Et ne font-ils pas jurer leur Jupiter par les rivages brûlans, & par les tenebres de l'abîme? Quoi donc, dans le commencement des choſes, dans la premiere barbarie du monde, à la naiſſance des arts & des ſciences, des hommes ont penſé ſi juſte de la Divinité: & nous avec tant de ſecours, tant d'exemples dans

tous les ſiecles, nous avons peine à nous rendre !

THEOPHILE.

Pourquoi donc le monde eſt-il ſi mal reglé, ſi Dieu veut bien prendre la peine de s'en mêler ? Pourquoi les gens de bien ſont-ils perſecutez ? Pourquoi voyons-nous proſperer les méchans ?

TIMOLEON.

Prenez garde, Theophile, de vous tromper dans l'idée que vous vous formez de la felicité. Vous ſemblez douter de la Providence, parce que vous voyez les gens de bien

perſecutez ; vous dites que Dieu les abandonne, parce que vous les voyez quelquefois dans les maladies, dans la miſere, dans la pauvreté : croyez plûtôt que c'eſt dans ces occaſions qu'il a ſoin d'eux. Il les aime trop pour leur envoyer du mal : il les exerce pour leur donner le moyen de ſe connoître, il les met au feu pour les épurer ; il fait comme un bon pere qui châtie ſon enfant pour le corriger de ſes defauts. Nous liſons que les Lacedemoniens fouettoient leurs enfans dans

les places publiques, & ne vouloient pas ſeulement que ces petites créatures témoignaſſent ſentir de la douleur, voulant de bonne heure les acoutumer à la conſtance & à la mort. Dieu fait de même : quand il nous viſite par les adverſitez, c'eſt une marque qu'il nous aime ; s'il nous envoye des maladies, c'eſt afin que notre corps ne s'éleve point contre notre eſprit. Ne croyons donc pas que les maladies du corps, que les diſgraces de la fortune ſoient des maux : les gens de bien les

les regardent comme des faveurs. Ils ſont tranquilles dans les douleurs; ils ſont heureux, dit Seneque, dans le tems que le commun des hommes les croit malheureux ; & Regulus dans les tourmens, mourant pour ſa patrie, a plus de plaiſir que Mecenas dans les delices, s'endormant au ſon des inſtrumens.

Admirons donc la conduite de Dieu dans les differentes conditions des hommes. Il permet que les gens de bien ſoient perſecutez. Ce n'eſt que par les

travaux qu'on arrive à la gloire. On guerit les blessures avec le fer & le feu. Un homme de guerre s'estime heureux quand son Géneral l'expose au plus grand danger, & le croit digne de monter le premier à l'assaut. Ne nous étonnons donc point à l'aspect du peril: mettons-nous audessus de la mauvaise fortune: si nous nous sentons foibles, reprenons courage à la veüe de nostre ennemi. Un vieux soldat ne pâlit point en voyant couler son sang, parce qu'en d'autres occasions

ſon ſang verſé ne l'a pas empeſché de vaincre ſes ennemis. Si donc nous voyons les gens de bien dans ces états qu'on appelle malheureux, ne les plaignons pas pour cela : ils ſont trop heureux pourveu qu'ils recoivent tout de la main de Dieu ; & ne nous faiſons pas un ſujet de ſcandale de ce qui fait leur bonheur.

THEOPHILE.

Je conçois que Dieu peut avoir ſes raiſons pour laiſſer perſecuter les gens de bien : il les veut éprouver dans les afflictions, & par

là les rendre dignes d'occuper les places qu'il leur destine dans ses tabernacles éternels. Mais pourquoi donner la santé, les honneurs, les richesses à des gens qui ne lui demandent jamais rien, qui se révoltent contre sa providence, qui font vanité de leur aveuglement?

TIMOLEON.

Il faut bien qu'il y ait des executeurs de la justice de Dieu. Les Pharaons, les Nabuchodonosors ont été des verges dont Dieu se servoit pour châtier son peuple; mais souvent ils

n'ont été élevez, qu'afin que leur chute en fût plus grande : c'étoit des bêtes qu'on engraissoit pour le sacrifice ; c'étoit des victimes qu'on couronnoit avant que de les immoler. D'ailleurs les plus méchans n'ont pas été criminels dans tous les momens de leur vie : ils ont pu faire quelques bonnes actions qui meritent recompense ; & il semble que la justice de Dieu leur peut accorder quelque felicité passagere, puis qu'aprés cette vie, leurs crimes seront assez punis par des suppli-

ces qui ne finiront point. Saint Augustin nous donne un bel exemple de cette verité, en nous assurant que les Romains ne sont parvenus à une si grande puissance qu'à cause de leur vertu ; & que Dieu les voyant si attachez à la justice, si temperans, si peu touchez des vanitez du monde, retournant à leurs charuës aprés avoir gagné des batailles, voulut récompenser tant d'actions moralement bonnes, en leur accordant l'empire sur la plus belle partie de l'Univers.

Et puis, Theophile, nous nous trompons, quand nous croyons que les méchans peuvent être heureux. Ils tremblent sur ce trône où ils sont montez par leurs crimes : les remords les vont chercher au milieu de leurs gardes. Demandez à Cromvel, s'il étoit heureux. Il commandoit à l'Angleterre ; de simple soldat il étoit devenu Souverain. Mais il avoit peur d'être assassiné : il s'enfermoit le soir dans son palais ; il avoit trente chambres, toutes meublées, toutes verrouillées, & se couchoit tout

ſeul, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, pour tâcher de ſe dérober à ceux qui pouvoient avoir deſſein de le punir de ſes crimes. Eſt-ce vivre, que de vivre ainſi?

Mais Theophile, à quoi eſt-ce que je m'amuſe? Vous en penſez plus que moi. Vous m'avez dit cent fois que la providence de Dieu vous étoit ſenſible: pourquoi donc chercher de vaines raiſons? Peut-on vivre heureux, ſans connoître Dieu? & puis que les méchans ne connoiſſent point Dieu, puis qu'ils ne

le servent point, puis qu'ils ne l'aiment point, peut-on dire qu'ils ayent la moindre idée de la veritable felicité ? Ils ont de la santé, des biens, des honneurs : mais combien de tems jouïront-ils de tout cela? vingt ans, trente ans, cent ans, si vous voulez. Ils mourront enfin, & tous leurs plaisirs s'évanouïront. Heureux, s'ils pouvoient tomber dans ce neant qu'ils souhaitent, & qu'ils attendent inutilement ! Ils tomberont entre les mains d'un Dieu irrité, qui saura venger l'innocence qu'ils ont



DIALOGUE
SUR
LA RELIGION.

THEOPHILE, TIMOLEON.

THEOPHILE.

VOUS me l'aviez bien dit, Timoleon, qu'il vous falloit une maladie pour vous convertir. Hé

bien Dieu vous a visité: vous avez veu la mort de prés; & puis que je vous trouve ici dans un lieu de retraite, au milieu de la vertu & de la sainteté, je vois bien que vous en avez profité.

TIMOLEON.

C'est du moins mon intention: j'y ferai tous mes efforts, car entre nous je n'ay plus rien qui m'arrête. Mon esprit est convaincu, mon cœur est touché; & c'est à vous, mon cher Theophile, à qui j'en ai l'obligation. C'est vous qui avez jetté dans mon ame

les premieres ſemences de la vertu ; c'eſt vous qui m'avez fait ſentir que mon ame eſt immortelle ; c'eſt vous qui m'avez fait connoître ce Dieu qui m'a tiré du neant, & qui m'empeſche d'y retomber à tous momens : & ſur ces grands principes que vous m'avez ſi bien établis, je n'ai aucune peine à me ſoumettre à tous les miſteres de la Religion Chrétienne.

THEOPHILE.

Je ſuis ravi, mon cher Timoleon, que ce que je vous ai dit ſur l'immortalité de l'ame, & ſur l'exiſ-

tence de Dieu, ait produit en vous un ſi bon effet. Je voi bien que vous êtes Chrétien par le cœur; mais il faut encore l'être par l'eſprit. Il faut que je vous parle de Jeſus-Chriſt, il faut que nous examinions enſemble les raiſons des Juifs & celles des Mahometans, celles même de nos nouveaux Héretiques; car enfin la matiere eſt aſſez importante pour l'examiner, & merite bien que je vous en diſe deux mots.

TIMOLEON.

Vous ne m'avez rien dit là-deſſus; mais Dieu m'a

parlé. Je croi, j'ai la Foi, & toute votre capacité, toute votre éloquence ne me l'auroit jamais donnée. Ne vous ai-je pas dit cent fois que ſuppoſé la providence d'un Dieu createur & conſervateur, je ne concevois pas non-ſeulement qu'on pût ſe paſſer d'une Religion pour l'honorer, mais même qu'il y en pût avoir d'autre que la Chrétienne? Et en effet la veritable Religion ne doit-elle pas obliger à aimer Dieu? ne doit-elle pas avoir connu la concupiſcence de l'homme, & l'impuiſſance où il eſt par lui-

même d'aquerir la vertu? Et cependant entre ce grand nombre de Religions differentes qui ſont dans le monde, la ſeule Religion Chrétienne ordonne d'aimer Dieu, & de lui demander pardeſſus tout la grace de l'aimer & de le ſuivre.

Il y a beaucoup de choſes, diſoit Saint Auguſtin, qui me retiennent dans l'Egliſe Catholique: le conſentement des peuples; l'autorité commencée par les miracles, nourrie par la Foi, augmentée par la Charité, confirmée par l'antiquité;

la ſucceſſion des Evêques dans la Chaire de Saint Pierre.

Nous pouvons donc croire avec prudence tout ce que la Foi Chrétienne nous enſeigne : tant de gens d'eſprit, d'autorité, de doctrine, tant de Martyrs de toutes conditions, de tout ſexe, de tout âge l'ont cru avant nous.

Qui ne s'étonnera, dit S. Jean Chryſoſtome, de voir la Religion Chrétienne établie dans toutes les parties du monde par peu de gens, pauvres, de la lie du peuple, ſans éloquence, ſans armes,

ſans richeſſes? Religion contraire à toutes les paſſions, qui menent les hommes : & cependant nous avons vu les plus grands princes, les plus habiles philoſophes, les ſages du monde, les riches du ſiecle, quitter la Religion de leurs peres, abandonner tout pour renoncer à ſoi-même, & porter la Croix. Aprés cela ne faut-il pas s'écrier avec le Profete, *Ce changement vient du Tres-haut?*

Que dirons-nous des miracles de Jeſus-Chriſt? Toute la terre en a été témoin; les livres même des Payens

en ſont pleins. Ce ſilence des oracles, dont il eſt parlé dans Plutarque, s'eſt fait à la venuë du Sauveur du monde : cette éclipſe du ſoleil, qui à ſa mort troubla l'ordre de la nature, eſt rapportée dans Phlegon Chronologue Payen ; & Tertullien, en défendant l'Egliſe devant les Payens, aſſure que l'Empereur Tibere étant informé des miracles de Jeſus-Chriſt par Pilate qui lui en avoit envoyé une relation, propoſa au Senat de le mettre au nombre des Dieux, & menaça du ſupplice ceux

qui accuſeroient les Chrétiens.

Les miracles preſque innombrables qui ont été faits au nom de Jeſus-Chriſt, ne prouvent-ils pas ſa divinité? Gueriſſez les malades, diſoit-il à ſes Apôtres, reſſucitez les morts, nettoyez les lepreux, chaſſez les démons.

Les Propheties faites long-tems avant la venuë de Notre Seigneur, ne nous devroient-elles pas toucher, quand nous y voyons juſques aux moindres circonſtances de ſa Paſſion, & qu'il y renvoye les Juifs incre-

dules ? Aprofondiſſez les Ecritures, leur dit-il, vous y verrez les témoignages qu'elles rendent de moi.

Oublierons-nous la ſainteté de la Morale Chrétienne, qui ne ſçauroit être ſi pure, ſi conforme à la droite raiſon, ſans avoir la verité pour fondement ?

Enfin, quand nous n'aurions pas tant & de ſi bonnes raiſons de nous ſoumettre aux veritez de la Foi, la ſeule perſonne de Jeſus-Chriſt brillante de tant de miracles, ſon innocence, la ſainteté de ſa vie, ſon humilité, vertu

dans des temps non ſuſpects, puis qu'elles ſont contenuës dans ces livres qu'ils eſtiment ſacrez, & dont l'antiquité leur eſt auſſi vénérable qu'aux Chrétiens; ces livres qu'ils reconnoiſſent avoir été dictez par l'Eſprit de Dieu, quoi-qu'ils y ſoient dépeints comme un peuple rebelle, ingrat, indocile & brutal. Jacob, avant que de mourir, prédit que la ſouveraine puiſſance ne ſera oſtée de la maiſon de Juda, qu'à la venuë de celui qui doit être envoyé, & qui eſt l'attente de toutes les nations.

Les Juifs même ont entendu cette Profétie du Messie. Or il paroît clairement qu'elle a été accomplie à la venuë de Jesus-Christ; & pour cela il ne faut que se souvenir de l'histoire des Juifs. Il est certain qu'aprés la sortie d'Egypte, quand ils commencerent à faire une nation à part, chaque Tribu, & celle de Juda comme les autres, fut gouvernée sous Moïse & sous les Juges, par ses Chefs ou Magistrats qui avoient une autorité souveraine: mais dans la suite, David qui étoit de la Tribu de Juda, ayant

été ſacré Roi des Juifs, éleva ſa Tribu audeſſus des autres, & la ſouveraine puiſſance n'en ſortit plus juſqu'au temps de Jeſus-Chriſt. Car quoi-que les Machabées ou Aſmonéens, qui regnerent aprés la famille de David, fuſſent de la Tribu de Levi, quoi-que le grand Herodes fût Iduméen, l'Etat porta toûjours le titre de Royaume de Juda; & ce ne fut qu'aprés la venuë de Jeſus-Chriſt, aprés la mort d'Herodes, ou ſi vous voulez aprés celle d'Agrippa ſon petit-fils, que le Royaume de Juda fut abſolument

éteint, & les Juifs disper-
sez par toute la terre. Da-
niel révéré pour sa pieté,
même par les Rois infidel-
les, & employé pour sa pru-
dence aux plus grandes af-
faires de leur Etat, prédit
qu'aprés soixante & dix se-
maines depuis la permis-
sion de rebâtir Jerusalem, le
Christ, c'est à dire le Mes-
sie, viendra & sera mis à
mort, la ville ruinée, le sa-
crifice aboli, le peuple dis-
persé, la desolation jusqu'à
la fin des siecles. Or en pre-
nant ces semaines pour des
semaines d'années selon la
façon de conter des Pro-

fetes ; & en faiſant rebâtir Jeruſalem la vingtieme année d'Artaxerxes qui en donna la permiſſion, toutes ces ſemaines ſe trouverent juſtement écoulées à la mort de Jeſus-Chriſt, & l'on vit bientôt aprés l'effet des menaces que le Profete avoit faites aux Juifs.

THEOPHILE.

L'état où l'on voit les Juifs eſt encore une grande preuve de notre Religion. D'où vient que leur Sacrifice qui devoit toûjours durer, a ceſſé depuis tant d'années ? Leur diſper-

ſion par toute la terre ne doit-elle pas être attribuée à un crime plus grand que ceux qui avoient cauſé leur captivité en Babylone? Or quel eſt ce crime plus grand que l'idolatrie, ſi ce n'eſt la mort du Meſſie?

Depuis combien de tems n'ont-ils plus de Profetes, pas même de faux? Et comment pourroient-ils reconnoître le Meſſie aux marques qui en ſont données dans l'Ecriture, par exemple, qu'il doit être de la race de David, puis qu'ils n'ont plus rien de certain dans leurs Genealogies?

N'eſt-ce pas une choſe étonnante de voir ce peuple ſubſiſter depuis tant d'années, & de le voir toûjours miſerable, étant neceſſaire pour la preuve de Jeſus-Chriſt, & qu'ils ſubſiſtent pour le prouver, & qu'ils ſoient miſerables, puis qu'ils l'ont crucifié ? Enfin ce peuple tant de fois vaincu, ce peuple tant de fois captif, ſurvit encore à ſes ſuperbes triomphateurs. Nous ne voyons plus d'Aſſyriens, de Medes, de Babyloniens, de Perſes, ni de Romains ; ces grands Empires ſont évanouïs : & nous voyons

encore des Juifs dans toutes les parties du monde, comme si Dieu n'avoit voulu les soutenir depuis tant de siecles contre la haine & le mépris de toutes les nations, que pour les obliger à rendre un témoignage autentique à la verité des Ecritures.

Les Mahometans ont encore moins de raisons à nous opposer que les Juifs. Quelle autorité a leur Profete ? quels miracles a-t-il faits ? quelles profétiés l'ont annoncé? de quel peuple étoit-il attendu? Quelle difference entre la beauté

ſimple de l'Evangile & les ſottiſes de l'Alcoran ? Car enfin on voit parfaitement bien que l'Alcoran a été écrit par un ignorant, qui ayant appris confuſément dans la converſation de quelques Juifs & de quelques Chrétiens, une partie de leur hiſtoire & de leur morale, en a fait une compilation fort mal entenduë. Et ſans entrer dans le détail de toutes les abſurditez que l'on y trouve, remarquez, je vous prie, que de Marie ſœur de Moïſe & de Marie mere de Jeſus-Chriſt, il n'en a fait qu'une ſeule per-

ſonne. Il y en a une infinité de cette force. Peut-on croire aprés cela que ce livre ſoit l'ouvrage du Saint Eſprit? La doctrine de Mahomet s'eſt établie par les armes: celle de Jeſus-Chriſt par le martyre. Si en conſultant la prudence humaine Mahomet devoit réüſſir, Jeſus-Chriſt devoit perir; & au lieu de conclure, que puis que Mahomet a réüſſi, Jeſus-Chriſt a bien pu réüſſir, il faut dire que puis que Mahomet a réüſſi, le Chriſtianiſme devoit perir, s'il n'eût été ſoutenu par une force toute divine.

TIMOLEON.

En voilà assez, mon cher Theophile, contre les Mahometans, & même contre les Juifs. Mais parlons un peu des Protestans, ces nouveaux profetes, ces prétendus apôtres, qui dans le siecle dernier se sont donné eux-mêmes leur mission, & qui sous prétexte de réformer l'Eglise, ont fait tous leurs efforts pour la défigurer. Je sçai que vous avez été autrefois de leur Religion; & puis que vous l'avez quittée avec connoissance de cause, & aprés un long examen, vous

en devez connoître le foible.

THEOPHILE.

Ce seroit une chose infinie que d'attaquer chaque secte de Protestans, l'une aprés l'autre. Et par parenthese, je donne le nom de Protestans à tous ceux qui se separerent de l'Eglise Romaine dans le siecle passé, quoi-que je sçache bien que ce nom-là ne convient proprement qu'aux Lutheriens & aux Calvinistes d'Allemagne. Ils ont pris diverses routes, & ont tous fait la même faute, qui a été de quitter l'Eglise. Il suffira

donc de leur montrer en general qu'ils ont eu tort en cela; & en sapant le tronc on fera tomber tout d'un coup toutes les diverses branches. Pour cela je croi qu'il n'y a que deux choses à faire: l'une, de leur faire voir que c'est à tort qu'ils accusent l'Eglise Romaine d'une infinité d'erreurs qu'elle n'a jamais receuës ni enseignées; & en second lieu, que le principe qu'ils ont pris pour l'établissement de leur Religion, est un principe faux, & qui les conduit, sans qu'ils puissent s'en empêcher, en

toutes ſortes d'erreurs.

TIMOLEON.

Je voudrois bien ſçavoir par laquelle de ces deux choſes-là vous avez commencé à vous détromper.

THEOPHILE.

Je vous avouerai la verité. J'étois ſi perſuadé que l'Egliſe Romaine enſeignoit toutes les erreurs qu'on lui attribuë ordinairement, que je ne ſongeois point du tout à elle, quand j'ai fait les premiers pas qui m'ont enfin obligé à rentrer dans ſa communion. J'étois ſi plein de tous ces noms d'idolatrie, de ſuperſtition, de ti-

rannie Papale, d'Antechrift, &c. que quand je commençai à être en âge d'examiner la Religion, il ne me vint jamais dans l'efprit de fonger à voir un moment fi je pouvois être Catholique. Tout mon foin étoit de me fortifier dans ma Religion; & fi je fongeois à examiner d'autres créances, ce n'étoit que celles qui s'étoient feparées de la Religion Romaine, comme la Lutherienne & la Socinienne. Comme j'ai toûjours tâché à avoir de l'ordre dans mes penfées, je commençai par le premier

principe, qui met de la difference entre les Catholiques & toutes les autres créances de Chrétiens ; & je trouvai que ce principe-là me fournissoit tous les jours quelque nouvelle Religion, ou tout au moins quelque nouvelle opinion sur la Religion.

TIMOLEON.

De grace, quel est ce principe qui produit de si terribles effets ?

THEOPHILE.

Ce principe qui est commun à tous les Héretiques, est que l'Ecriture Sainte nous a été donnée pour

l'unique regle de notre croyance, & que chaque Chrétien la doit examiner pour y trouver ſa Religion, ſans ſe rapporter à aucune autorité dans l'explication des paſſages même les plus difficiles.

Quand je voulus me conduire par ce principe-là en liſant l'Ecriture Sainte, & que pour ne me point laiſſer prévenir à aucune autorité, je voulus oublier pour quelque tems tout ce que j'avois appris dans mon Catechiſme, & tout ce que l'on m'avoit enſeigné juſques-là: je me trouvai tous

les jours dans de nouveaux embarras. Quoi-que je ne me soumisse à aucune autorité, je consultois pourtant des livres & des docteurs de plusieurs opinions differentes; mais ce n'étoit que dans le dessein de juger par mes propres lumieres, qui d'entre eux avoit tort, qui d'entre eux avoit raison. Et pour ne rien omettre de tout ce que je croyois pouvoir servir à me faire connoître le veritable sens de l'Ecriture, je voyageai dans toutes les parties de l'Europe qui ont abandonné la créance de l'E-

glise Romaine. J'écoutai pendant quelque tems des leçons de theologie des plus habiles professeurs d'Allemagne ; je raisonnai avec des docteurs Lutheriens, Calvinistes, Anabatistes, Sociniens, & avec une infinité d'autres, qui n'ayant que des opinions particulieres, n'ont point fait de secte qui ait de nom : mais plus je cherchois à m'éclaircir, & moins je trouvois de lumieres. Chacun d'eux expliquoit l'Ecriture à sa fantaisie. Le Socinien m'alleguoit des passages ausquels j'avois peine à ré-

pondre. J'eusse bien voulu me servir de l'autorité des Conciles & des Peres; mais dés que j'en voulois parler, il m'imposoit silence, en me remontrant que j'en usois comme les Papistes: & si pour lui répondre je consultois quelque autre docteur, au lieu d'une erreur que je fuyois, j'en trouvois une nouvelle. Dans cette incertitude de sentimens, j'aurois bien voulu que Dieu eût établi une autorité infaillible à laquelle chaque particulier eût pu avoir recours pour connoître ce qu'il devoit

croire & ce qu'il devoit faire.

TIMOLEON.

Sans doute, c'eſt ce que vous trouvâtes dans l'Egliſe Catholique.

THEOPHILE.

Helas, Timoleon, j'étois ſi prévenu contre elle, que je ne ſongeai pas ſeulement à conſuler des docteurs que j'avois regardé toute ma vie comme les défenſeurs de l'idolatrie, & les eſclaves de la tirannie Papale. Je me plaignois ſeulement de l'état d'incertitude où j'étois encore, aprés tant de ſoins que j'avois pris pour con-

noître la verité. Je trouvois les hommes bien malheureux de ne pouvoir connoître avec certitude ce qu'il falloit croire, & ce qu'il falloit faire pour être agréable à Dieu ; & lors qu'aprés tant d'années d'études, de voyages, de conferences & de soins pour connoître la verité, je remarquois que j'étois beaucoup plus incertain que je ne l'avois été au sortir du College, je me plaignois, mais je plaignois encore plus les autres. Car enfin, disois-je en moi-même : Je ne dois pas desesperer, je suis jeune,

j'ai l'esprit porté aux sciences, l'état de ma fortune me permet de voyager, & de consulter les plus habiles gens de l'Europe, apparemment je découvrirai la verité; mais pour le commun des hommes qui n'ont ni les mêmes inclinations, ni les mêmes ouvertures d'esprit, ni les mêmes commoditez pour s'instruire, comment est-il possible qu'ils trouvent la verité? Je vous avouerai le vrai, mon cher Timoleon: cét amour du public, dont un de nos amis me raille quelquefois, fit faire à mon

cœur les premiers pas pour détromper mon eſprit. Je ne me croyois point hors d'état de parvenir par moi-même à la connoiſſance de la verité: ainſi je n'étois point touché de ma propre miſere, mais celle des autres me faiſoit de la peine. J'étois affligé de voir tant de gens dans l'impuiſſance de connoître ce que Dieu véut de nous; & je ne pus m'empêcher de croire, que Dieu étant auſſi juſte & auſſi bon qu'il eſt, il ne pouvoit pas avoir rendu le ſalut des hommes auſſi difficile qu'il l'auroit été ſelon

ce

ce principe dont nous avons déja tant parlé. Car enfin, disois-je, s'il faut, comme on me l'a enseigné, & comme le croyent tous ceux qui ont quitté l'Eglise Romaine, s'il faut que chaque particulier cherche par ses propres lumieres le veritable sens de tous les passages de l'Ecriture Sainte; s'il faut qu'il soit, pour ainsi dire, l'artisan de sa propre Religion; si de tous ces abîmes sacrez, où j'erre depuis si long-tems sans trouver que des lueurs incertaines, il faut que chaque particulier tire la lu-

miere du salut, sans le secours des langues que je sçai, & des sciences que j'ai déja apprises, sans l'aide des commentateurs que j'ai lus, & des docteurs que j'ai consultez : comment pourra-t-il faire au milieu de tous les soins où l'engagent ses affaires domestiques & ses necessitez particulieres, si moi qui y travaille depuis tant de tems avec tous ces secours, je me trouve encore plus incertain aujourd'hui que je ne l'étois le premier jour ?

TIMOLEON.

Mais comment est-il pos-

ſible qu'avec un eſprit droit, vous fiſſiez tant de mauvais raiſonnemens ?

THEOPHILE.

Ne vous y trompez pas, Timoleon : je n'avois pas tant de tort de raiſonner ainſi. Mon principe eſtoit mauvais, il eſt vrai : mais je raiſonnois conſequemment, & je n'avois pas oublié la methode des Geometres. Plus je raiſonnois juſte, plus il y avoit d'erreurs en mes conſequences ; & cela ne pouvoit pas être autrement, le principe ſur lequel je raiſonnois étant faux. Quand on s'eſt une

fois égaré, plus on va droit, plus on s'éloigne du but; & de deux hommes qui se sont égarez, celui qui ne va pas droit peut par hasard rentrer dans le bon chemin, ce qui ne peut pas arriver à celui qui va droit.

TIMOLEON.

Que ne vous défaisiez-vous donc d'un principe dont vous découvriez vous-même de si dangereuses suites?

THEOPHILE.

Cela commença à me le rendre suspect, mais je ne pouvois me résoudre à l'abandonner. Je voulois être

Chrétien; j'étois touché des raisons qui vous ont touché à votre tour: & voulant être Chrétien, il falloit ou recevoir ma Religion de l'Eglise Catholique, ou la trouver moi-même dans l'Ecriture Sainte. Le premier me paroissoit impossible, tant j'étois prévenu; & quoi-que le second parti me parût tres-difficile & tres-dangereux, je ne perdis pas pourtant courage, & j'entrepris de nouveaux voyages pour voir des docteurs dont on m'avoit dit beaucoup de bien.

TIMOLEON.

Quoi, Theophile, pendant que vous faisiez la guerre aux Turcs, pendant que vous cherchiez les sieges & les combats en Suede & en Pologne, que vous vous trouviez à des batailles avec ce grand Prince qui vient de donner le coup fatal à la Grandeur Othomane, pendant que vous aqueriez une si grande connoissance des interêts de tous les Princes de l'Europe, & de ce qu'il y a de plus curieux dans leur histoire, & de plus fin dans leur politi-

que, vous estiez aussi Theologien!

THEOPHILE.

Quoi-que je commençasse à voir qu'il y avoit quelques defauts dans le principe sur lequel j'avois agi jusques là, je ne me lassai point d'examiner. Mais l'équité naturelle me fit penser que ce ne seroit point mal fait, aprés avoir consideré toutes les Religions amies ou dépendantes de celle où j'étois né, d'examiner jusques dans son trône, la Religion pour qui j'avois eu jusques-là une si terrible aversion; & pour cela je résolus de

faire un voyage à Rome, & pris pour y aller l'occasion d'un Conclave. Mais je ne m'apperçois pas, Timoleon, que sans y penser je vous conte l'histoire de ma vie.

TIMOLEON.

Et c'est ce qui me touche davantage. J'aime bien mieux voir au naturel le progrés que la verité a fait sur vous, & les divers chemins par où Dieu vous a mené pour vous conduire à la connoissance de la veritable Religion, que les speculations imaginaires d'un froid contemplatif. Et je

vous prie que rien ne vous empêche d'achever ce que vous avez ſi bien commencé.

THEOPHILE.

J'allai donc à Rome; & les deſordres de la Cour Romaine ne me parurent pas ſi grands que l'on me les avoit dépeints. Mais quand ils auroient répondu aux peintures affreuſes que l'on m'en avoit faites, cela n'auroit fait aucune impreſſion ſur mon eſprit; & je ſçavois aſſez diſtinguer la pratique d'avec la doctrine, pour être ſcandaliſé de la vie des Prélats, ſans en

croire leur doctrine plus fausse. Mais aussi, à vous dire le vrai, si tout ce que je vis à Rome me donna meilleure opinion de l'Eglise Romaine que je n'avois eu jusques-là, j'en rapportai toûjours les mêmes préventions contre sa doctrine. Je voyois bien qu'il n'y auroit jamais rien de certain dans la Religion, tant que l'on n'établiroit pas une Eglise infaillible. Je voyois bien que cette Eglise infaillible ne se pouvoit trouver dans toutes les Communions nouvelles, puis qu'elles ont pour fonde-

ment que l'Eglise peut errer, & qu'outre cela elles sont toutes fondées sur ce même principe qui me tenoit depuis si long-tems dans l'incertitude. Mais aussi je ne pouvois m'imaginer qu'il fallût chercher cette infaillibilité dont j'avois tant besoin dans une Communion qui me sembloit fondée sur la tirannie du Pape, & dont il me paroissoit que tous les dogmes ne portoient qu'à l'adoration des hommes, & des créatures beaucoup inferieures aux hommes, à une présomption terrible

sur ses propres merites, & à tant d'autres monstrueuses créances, pour lesquelles on m'avoit inspiré de l'horreur dés le berceau.

J'étois dans cette agitation d'esprit, ne sçachant de quel côté me tourner : enfin lassé de mes incertitudes, je résolus de faire un dernier effort pour en sortir ; & me retirant de toutes les autres occupations, je destinai six mois à la priere, à la lecture des bons livres, & à conferer avec des gens de bien & de sçavoir.

Plus j'examinois la Reli-

gion dont je faisois profession, & toutes les autres qui lui ressemblent, plus j'y trouvois de difficulté. J'étois en ce tems-là à Paris, où je ne faisois nulle façon de disputer de Religion avec tous ceux qui m'attaquoient. Je me tirois aisément d'affaire avec ceux qui ne raisonnoient que sur quelques matieres particulieres dont on peut sortir par quelques explications ingenieuses, ou par quelques traits d'érudition: j'étois assez instruit dans la controverse de mes anciens maistres pour ne

m'embarasser pas. Mais pour ceux qui connoissant les veritables fondemens de la Religion Prétenduë Réformée, l'attaquoient par ses principes, j'avouë que je ne sçavois que leur répondre; & j'étois de trop bonne foi pour ne pas convenir de ce que j'avois éprouvé tant de fois, que le principe sur lequel ils bâtissent toute la recherche de la verité, est une source inépuisable d'erreurs, qui fait que chaque particulier ne consultant que sa raison, sans se soumettre à aucune autorité, se fait une expli-

cation particuliere de chaque passage de l'Ecriture. J'avois éprouvé dans mes voyages, & j'éprouvois encore tous les jours dans la conversation de tous les Protestans à qui je parlois, que non seulement le Lutherien trouvoit l'impanation dans l'Ecriture par des raisons qui lui paroissent invincibles; le Calviniste la manducation réelle, quoique spirituelle, du Corps de Jesus-Christ; le Zuinglien la simple participation au merite; l'Arien la création du Verbe avant toutes choses, & son union dans le

tems avec l'humanité de Jesus-Christ ; le Socinien la filiation purement adoptive de Jesus-Christ, & sa simple & pure humanité ; l'Anabatiste la necessité de ne batiser que ceux qui sont en âge de raison ; & ainsi des autres sectes : j'éprouvois, dis-je, qu'outre tant de sectes differentes, chaque particulier se faisoit une religion à sa mode, differente de celle dont il faisoit profession exterieure ; se faisoit des explications particulieres des passages de l'Ecriture, & de nouvelles regles de mo-

rale pour la conduite de sa vie. Je convenois que toutes ces suites dangereuses étoient l'effet naturel de leur principe, & qu'on y auroit remedié par une autorité infaillible : je la souhaitois, je la demandois. J'avois même remarqué que les Hollandois avoient été obligez d'avoir recours à l'autorité du Sinode de Dordrecht pour terminer les disputes des Gomaristes & des Arminiens, comme on peut voir dans le livre qu'en a écrit M. Maimbourg. Mais encore une fois, je ne pouvois reconnoître cette

autorité dans l'Eglise Romaine; & je ne l'aurois pas reconnuë sans le secours de M. l'Abbé Bossuet, presentement Evêque de Meaux. Dans les conversations que j'eus avec lui, il n'attaqua presque jamais la Religion dont je faisois encore profession, par les dogmes particuliers : c'eut été une affaire infinie. Il étoit pressé de me faire connoître la verité : il voyoit bien que je ne tenois quasi plus à l'erreur, & que dans les agitations où j'étois il n'y avoit qu'à m'ouvrir un port. Il connut aisément que j'é-

tois persuadé de la fausseté de mon ancienne Religion, & de l'instabilité de son principe; & qu'il n'y avoit qu'à me faire connoître les beautez & la certitude de celle où je pouvois trouver le repos de mon esprit, & le salut de mon ame. Pour cela il s'appliqua avec soin à ôter à l'Eglise Romaine le masque hideux que lui avoient donné les docteurs Protestans. Il separa la veritable doctrine d'avec les consequences que l'on lui a faussement attribuées; & en plusieurs conversations, il me dit, à propos des ob-

jections que je lui faisois, la plusparr des choses que vous avez luës dans son livre de l'Exposition de la Doctrine Catholique. Il m'en donna un manuscrit que je lus avec soin. Il ne se contenta pas de me faire connoître avec certitude combien les calomnies des Prétendus Réformez étoient mal fondées : il me fit considerer que tous ces mêmes motifs de succession, de miracles, de profeties, de progrés miraculeux dont vous avez parlé à l'avantage de la Religion Chrétienne, sont particuliers à l'E-

glise Catholique; & ses raisons vives & solides penetrant mon esprit par la grace de Dieu que je demandois depuis long-tems, me déterminerent enfin à me faire Catholique, & ce fut entre ses mains que j'abjurai toutes mes erreurs.

TIMOLEON.

Que je vous suis obligé, mon cher Theophile, des belles choses que vous venez de me dire!

THEOPHILE.

Je ne vous ai dit que ce qui m'est venu à l'esprit, & il y en auroit encore à dire une infinité d'autres

aussi convaincantes. Mais, Timoleon, puis que vous êtes content de moi, ne me refusez pas ce que je m'en vais vous demander: contez-moi l'état où vous étiez quand vous avez cru mourir.

TIMOLEON.

Helas, Theophile, à quelle épreuve mettez-vous mon amitié? Pourquoi vouloir que je vous découvre toutes mes foiblesses? Mais j'ay tort de m'en plaindre: Dieu veut que je m'humilie; l'humilité est la premiere vertu du Chrétien, & je m'en vais tâcher à la pratiquer. J'é-

tois, Theophile, vous le sçavez, dans une santé parfaite. La mort précipitée de la Reine à peine m'avoit fait faire quelques réflexions, quand tout d'un coup je me sentis accablé par une fievre violente : mes forces au bout de trois jours furent perduës, mon cœur abbatu. J'envisageai la mort que j'avois cru si éloignée ; bientôt aprés j'en vis tout l'appareil effroyable : je me vis dans un lit entouré de Prêtres, au milieu des cierges funebres, mes parens tristes, les medecins étonnez, tous les visages m'an-

nonçant l'instant fatal de mon éternité. Ho, qui pourroit dire ce que je pensai dans ce moment terrible : car si mon corps étoit abbatu, si je n'avois quasi plus de sang dans les veines, mon esprit en étoit plus libre & ma tête plus dégagée. Je vis donc, ou je crus voir, les Cieux & les enfers ; je vis ce Dieu si redoutable sur un trône de lumiere, environné de ses Anges : il me sembloit qu'il me demandoit conte de toutes les actions de ma vie, des graces qu'il m'avoit faites, & dont j'avois abusé ;

abusé ; & je n'avois rien à lui répondre, rien à lui offrir pour satisfaire à sa justice. Je voyois en même tems les abîmes ouverts prêts à m'engloutir, les demons prêts à me devorer, les feux éternels destinez à la punition de mes crimes. Non, Theophile, on ne sçauroit s'imaginer ce que c'est que tout cela, si on n'y a passé. Car ne croyez pas dans cét état, quand l'ame est prête à se separer du corps, ne croyez pas qu'on voye les choses comme nous les voyons presentement. Les misteres

les plus incomprehensibles paroissent clairs comme le jour : l'ame quasi dégagée de son corps a des clartez nouvelles. Nous voyons la justice de Dieu qui nous va punir, & nous ne présumons plus de sa misericorde. Pour moi, je vous avouë que j'eus grand' peur. Je demandois pardon à Dieu de tout mon cœur. J'aurois bien voulu avoir le tems de faire penitence, mais la mort me talonnoit de prés. J'avois entendu les medecins dire : Il ne sera pas en vie dans deux heures. Que faire donc ? quel

parti prendre ? Je ne ſentois rien, je ne me ſouvenois de rien qui pût me donner la moindre eſperance ; je ne me voyois aucun moyen de racheter mes pechez par l'aumône ; enfin toutes les portes du Ciel me paroiſſoient fermées. J'avois pourtant receu tous mes Sacremens, & m'étois préparé le mieux que j'avois pu à ce paſſage ſi terrible. Mais, Theophile, qu'eſt-ce qu'une préparation précipitée ? & que peut penſer dans ces derniers momens, au milieu des horreurs d'une mort preſque inévitable, un cœur

tout terrestre, nourri dans les plaisirs du siecle, & si peu accoûtumé aux pensées de l'autre vie? Je serois tombé dans le desespoir, si j'étois demeuré plus longtems dans un état si capable d'éfrayer les plus determinez. Mon corps abbatu par la violence de la maladie, tourmenté par l'agitation de mon esprit, demandoit du repos: je m'endormis, & me reveillai plus tranquille. J'avois cru pendant mon sommeil me voir à la porte d'une galerie toute éclatante de lumiere, mais d'une lumiere douce, & qui

ſans m'éblouïr me paroiſſoit plus brillante que toutes les autres lumieres. Je me ſentois bien ferme dans la réſolution de me convertir, ſi je revenois en ſanté ; & je commençai à croire qu'il n'étoit pas impoſſible que Dieu me fît miſericorde. Une penſée ſi conſolante me donna courage : l'eſprit en repos contribua à ma gueriſon autant & plus que le Quinquina ; & je me vis bientôt en état de jouïr encore une fois de la vie que je n'avois ſouhaitée, que pour faire penitence.

APPROBATION.

J'Ay leu *Quatre Dialogues*, dont le premier est *sur l'Immortalité de l'Ame*, le second *sur l'Existence de Dieu*, le troisieme *sur la Providence*, & le quatrieme *sur la Religion*. En Sorbonne le 6. May 1684. Signé, Pirot.

EXTRAIT DU PRIVILEGE.

Par Lettres Patentes du Roy données à Paris le 26. jour de May 1684. signées Le Petit, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à Sebastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur ordinai-

e du Roy, & Directeur de son Imprimerie Royale, d'imprimer *Quatre Dialogues*, dont le premier est *sur l'Immortalité de l'Ame*, le second *sur l'Existence de Dieu*, le troisieme *sur la Providence*, & le quatrieme *sur la Religion*; & ce en tel volume, de tel caractere, & autant de fois qu'il voudra pendant le temps & espace de six années consecutives, à compter du jour que lesdits Dialogues auront esté achevez d'imprimer. Fait en mesme temps Sa Majesté défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & à toutes autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Dialogues, soit en corps ou separément, sur quelque prétexte que ce soit,

& ſous les peines contenuës auſdites Lettres.

Regiſtré ſur le livre des Imprimeurs & Libraires de Paris le 31. May 1684. Signé, C. ANGOT, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Juin 1684.